

SÉANCE PUBLIQUE
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE ET PHARMACIE
DE TOULOUSE,

TENUE LE 15 MAI 1823.

A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de J.^s-M.^{eu} DOULADOURE, rue
Saint-Rome, n.^o 41.

1823.

SEANCE PUBLIQUE
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
DE MÉDECINE
CHIRURGIE ET PHARMACIE

DE TOULOUSE

TENUE LE 13 MAI 1825.

A TOULOUSE,

chez l'imprimeur de M. M. BOULABOIS, rue
Saint-Rome, n. 21.

1825.

SÉANCE PUBLIQUE

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE

DE TOULOUSE.

LA Société royale de Médecine de Toulouse a tenu sa Séance publique le 15 mai 1823, devant une assemblée aussi nombreuse que brillante. M. le Baron de *Saint-Chamans*, Préfet de la Haute-Garonne, et Président honoraire de la Société; M. *Duchan*, Adjoint à la mairie, et plusieurs autres personnes distinguées par leur mérite littéraire et scientifique, l'ont honorée de leur présence.

M. *Duffoure*, Président, en a fait l'ouverture par l'éloge de M. *Gaugiran*, Membre résidant de la Compagnie, et s'est exprimé en ces termes :

MESSIEURS,

La Société de Médecine, Chirurgie et Pharmacie de Toulouse vient aujourd'hui vous présenter le tribut annuel de ses travaux. Il se compose des mémoires, observations et autres ouvrages qui lui ont été communiqués par les Membres résidans, et par les Associés correspondans répandus dans les diverses parties du

royaume. Le résultat des discussions auxquelles ils ont été soumis dans nos séances particulières, fera le sujet du rapport analytique dont M. le Secrétaire général est spécialement chargé. Mais ce n'est là qu'une partie des travaux dont la Société s'occupe ; il en est une autre aussi importante, qui a pour but de rechercher et d'étudier la nature des maladies régnantes, et de former, par la réunion et la combinaison des rapports particuliers de chaque mois, le tableau général de la constitution médicale de l'année. Ce sera là l'objet du rapport que vous présentera le Secrétaire du 1.^{er} *mensis*.

La tâche qui m'est imposée est bien plus pénible que celle de mes confrères. Il me faut rappeler de douloureux souvenirs, et vous entretenir de la perte que nous avons faite, depuis notre dernière séance publique, dans la personne de M. *Gaugiran*, et rendre à sa mémoire un témoignage public de notre estime et de nos regrets.

M. *Gaugiran*, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, Membre libre de la Société de Médecine, Chirurgie et Pharmacie de Toulouse, et du Jury médical du département de la Haute-Garonne, naquit à Millar, dans l'Albigeois, vers le milieu du dernier siècle. Son père exerçait la profession de Notaire, qui, depuis long-temps, était héréditaire dans sa famille. Connaissant le prix d'une bonne éducation et l'influence qu'elle exerce sur le reste de la vie, il ne négligea rien pour en procurer le bienfait à ses enfans. Un précepteur fut chargé, dans la maison paternelle, de leur enseigner les premiers élémens des langues anciennes, regardées, à juste titre, comme la base et le fondement des bonnes études. Au sortir des mains de leur pre-

mier maître , ils se rendaient au collège de Villefranche , dirigé par les Pères de la doctrine chrétienne , qu'il ne faut pas confondre avec les Frères de ce nom. Ceux-ci , désignés vulgairement par le titre modeste d'Ignorantins , remplissent dans nos cités les pénibles mais intéressantes fonctions d'instituteurs primaires pour les enfans des classes peu aisées de la société ; tandis que les Doctrinaires , formant une congrégation libre , enseignaient dans leurs collèges les belles-lettres et la philosophie : pardonnez , Messieurs , cette digression à un Membre de cette congrégation utile , que la révolution a supprimée sans espoir de retour. C'est un ancien soldat qui aime à parler du régiment dans lequel il a fait ses premières armes.

Après avoir fait ses humanités au collège de Villefranche , M. *Gaugiran* songea à faire choix d'un état. Deux de ses frères étaient entrés dans la carrière ecclésiastique , deux autres avaient embrassé la noble profession d'avocat ; la médecine fixa le choix de M. *Gaugiran* , et l'école de Montpellier le compta bientôt au nombre de ses disciples. Il se livra avec ardeur à l'étude de cette science , et ses progrès furent d'autant plus rapides qu'ils furent secondés et dirigés par les conseils et l'amitié de *Barthès* , dont les premiers essais avaient jeté un si grand éclat. Parvenu au terme de la Licence , il obtint le titre de Docteur après avoir subi les diverses épreuves dont ce grade éminent est le terme et la récompense. La faculté de Montpellier étoit renommée pour la sévérité qu'elle apportait dans l'examen et l'admission des candidats. Il paraît qu'on s'est un peu relâché de l'antique sévérité qui présidait à ces actes probatoires. Et cependant quelle profession exige plus de garanties

que celle qui s'exerce sur la vie et la santé des hommes !

Les premières années de son séjour à Toulouse furent employées à perfectionner et à étendre la sphère de ses connaissances, à faire au lit des malades l'application de la théorie à la pratique. Il suivait dans cette vue les visites des hospices, mettant à profit les conseils et les lumières des Médecins attachés à ces établissements. Sa nomination au dispensaire de la paroisse Saint-Michel le mit bientôt à même de faire l'essai de ses forces et de voler de ses propres ailes.

Ce faubourg, peuplé en grande partie d'artisans et de gens de peine et de travail, offrait un vaste champ au désir qu'il avoit de s'instruire et de contribuer au soulagement des maux qui affligent l'humanité. Son exactitude à remplir les nouvelles fonctions dont il était chargé, son empressement à se rendre auprès des malades indigens qui réclamaient ses soins et ses secours, justifiaient la préférence qu'on lui avait donnée : les bénédictions des pauvres et les succès qu'il obtenait, étaient la plus douce récompense de ses soins et de ses travaux. On disoit de lui qu'il avoit du bonheur dans l'exercice de sa profession ; mais ce n'est là qu'une formule banale pour désigner une suite de faits dont on ne connaît pas la cause. En médecine comme dans l'art militaire et les diverses professions de la vie civile, le bonheur accompagne la prudence et l'habileté, tandis que les revers sont le partage ordinaire de l'ignorance et de l'impéritie.

Il se présenta bientôt une occasion favorable et bien propre à mettre en évidence le mérite et les talens de notre confrère. Ce fut le concours ouvert pour une

chaire vacante à la faculté de Médecine de Toulouse. Ce mode de procéder à l'élection des Professeurs dans les parties élevées de l'enseignement, avait le grand avantage de déconcerter l'intrigue et les cabales, et de favoriser le triomphe du mérite et du talent sur l'ignorance protégée et l'incapacité en crédit. La publicité des débats garantissait l'impartialité des juges, et il arrivait bien rarement que des nominations ainsi faites ne fussent point sanctionnées par l'opinion publique.

M. *Gaugiran* prit une part active à deux concours qui eurent lieu à des époques assez rapprochées. Vaincu dans le premier, il fut plus heureux dans le second, et partagea les suffrages des juges avec un des concurrens. Dès-lors la nomination fut déferée au Gouvernement. M. *Gaugiran* fit le voyage de Paris pour faire valoir ses prétentions: il arriva trop tard; son heureux compétiteur avait déjà obtenu la préférence.

La vie du Médecin praticien offre en général peu d'événemens remarquables. Son cours est uniforme; chaque jour ramène à peu près la même série d'occupations et de travaux; la confiance publique dont il est en possession lui laisse peu de momens dont il puisse disposer. Aussi voit-on rarement les Médecins livrés à la pratique, grossir par leurs productions le nombre déjà trop considérable de livres qui encombrent et dénaturent la science au lieu de l'enrichir. Ce reproche ne tombe point sur les écrits échappés à la plume de notre confrère, tels que l'éloge historique de *Fouquet*, prononcé dans une de nos séances publiques, où le mérite et les travaux cliniques de cet illustre disciple de *Borden* sont dignement appréciés; des mémoires et observations pratiques insérées dans les Journaux de Médecine. On

lui attribue en outre assez généralement un écrit anonyme sur la suette, dans lequel on trouve une bonne description de cette épidémie, de sa marche, de ses terminaisons et des vues curatives qui doivent présider au traitement.

La révolution avait éclaté ; cette crise politique, dont on étoit loin de calculer les chances et de prévoir les résultats, fut pour le peuple un sujet de vœux et d'espérances, de craintes et de sinistres pressentimens pour les classes privilégiées dont elle froissait l'existence, et dont elle blessait violemment les intérêts. Notre confrère s'étoit rangé de bonne heure du parti de l'opposition ; cette manière de voir, toujours respectable lorsqu'elle part de la conscience, lui attira des persécutions. Il fut même privé de sa liberté sous le règne de la terreur, et détenu pendant l'espace de treize mois dans une de ces prisons dont le sol de la France étoit couvert dans ces temps de douloureuse mémoire. Les rigueurs de sa captivité furent adoucies par le tendre intérêt que ne cessèrent de lui témoigner sa famille et ses amis, par les liaisons honorables que la communauté de malheur le mit à même de former, et par les occasions qu'il eut de se rendre utile à ses compagnons d'infortune. Rendus à la liberté, ils n'oublièrent pas les bons offices de M. *Gaugiran*, et le comblèrent des témoignages de leur confiance. Ce fut là l'époque de sa fortune médicale et de l'ascendant qu'il prit dans l'exercice de sa profession. Sa réputation n'étoit point usurpée : aux avantages d'une éducation soignée et d'un esprit cultivé, notre confrère joignait un maintien grave et décent, des manières affables, et une instruction solide sur les diverses branches de l'art de guérir. Toujours en garde

contre les nouveautés et l'esprit de système, ennemi des doctrines exclusives d'autant plus commodes qu'elles dispensent de l'étude et de l'examen, il faisait profession d'éclectisme, adoptant de chaque secte ce qui lui paraissait utile et vrai, et prenant pour guide l'observation et l'expérience. Comptant beaucoup sur les forces médicatrices de la nature, il savait respecter ses tendances, les favoriser ou les réprimer suivant l'exigence des cas. Sa thérapeutique était simple et également éloignée des deux extrêmes. Le premier et le plus condamnable, sans doute, est cette hardiesse téméraire qui n'est pas même troublée par la connaissance des dangers qu'elle fait courir. Le second tient à une ignorance timide qui reste dans le repos et l'expectation lorsqu'il faudrait agir, et dont toute l'adresse consiste à s'emparer des succès de la nature. Le véritable médecin, toujours attentif à l'état des forces vitales, est aussi réservé lorsqu'elles n'ont pas besoin de son secours, qu'il est actif lorsqu'il faut les soutenir, les modérer ou leur donner une direction nouvelle. L'ignorant au contraire, ne sachant où il faut qu'il s'arrête, cache son insuffisance sous le voile d'une prudence affectée, ou sous les dehors d'une fausse sécurité.

La Société de Médecine le compta dès les premiers instans de sa réunion au nombre de ses membres. Son assiduité aux séances, son exactitude à remplir ses devoirs académiques, furent constamment un sujet d'émulation pour ses confrères. Leurs suffrages le portèrent plusieurs fois à la présidence, magistrature honorable, déferée par des pairs, pour faire exécuter des lois qu'ils se sont imposées eux-mêmes.

M. *Gaugiran*, presque octogénaire, avait commencé

à ressentir , depuis quelque temps, les infirmités, compagnes ordinaires de la vieillesse. C'était pour lui un avertissement de se ménager et de prendre sa retraite. Mais l'attachement qu'il portait à ses malades, la force de l'habitude qui avait fait un besoin pour lui de l'exercice et de la distraction, l'empêchèrent de se résigner au parti que lui conseillait la prudence. Ses infirmités prirent un caractère grave, et un catarrhe pulmonaire aigu l'enleva à sa famille et à ses amis, le 17 mai 1822.

Après cette lecture, qui a été écoutée avec le plus vif intérêt, M. *Ducasse* fils, Secrétaire général, a pris la parole, et a exposé ainsi les travaux de la Société :

EXPOSÉ des travaux de la Société royale de Médecine, Chirurgie et Pharmacie de Toulouse, depuis le 9 mai 1822 jusqu'au 15 mai 1823 (1).

MESSIEURS,

L'idée de simplifier l'étude de la médecine, d'en réduire les préceptes, d'en modifier les nombreuses applications, a occupé de tous les temps les esprits supérieurs qui avaient su en mesurer les longueurs et les difficultés. Entraînés par le désir de faire le bien, ou par celui d'acquérir une célébrité qui leur déguisoit l'im-

(1) La Société a arrêté que les opinions émises dans les ouvrages de ses Membres résidans, seraient considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

possibilité de leurs entreprises , on les vit tracer audacieusement des règles , auxquelles ils prétendirent tout soumettre et forcer la nature à plier sous les lois que leur génie vouloit lui dicter. Ni les leçons de l'expérience , ni les dangers de leurs théories , ni les démentis que l'observation donnait chaque jour à leurs fausses doctrines , ne pouvaient éclairer leurs yeux et détruire ces préventions fatales auxquelles ils étaient pour ainsi dire enchaînés. Un système nouveau s'élevait bientôt sur les débris de leur système : une théorie erronée succédait à une vaine théorie , et la science , en proie à ces déplorables rêveries , grossie par ces inutilités exubérantes , languissait égarée dans de futiles recherches , et privée des faits qui seuls pouvaient étendre et fertiliser son domaine. Ce n'est pas que sa marche n'ait reçu de loin en loin une impulsion salutaire au milieu de tant de divagations et d'erreurs. Une vérité inattendue venait briller quelquefois dans ces tristes archives de la folie humaine , et consoler la raison des outrages qu'on lui prodiguait tous les jours ; mais il falloit des travaux immenses pour la découvrir , et dans cette mine prodigieuse de préjugés on perdait souvent le filon précieux qui devait dédommager de tant de sacrifices.

Cependant les modifications importantes , les innovations dangereuses , ne manquaient jamais de partisans et d'apologistes. Appuyées sur des faits dont on avait soin de ne faire ressortir que les utiles applications , propagées avec le ton tranchant de la confiance et le sentiment d'une conviction profonde , prônées par une jeunesse ardente avec toute la chaleur de la nouveauté et l'enthousiasme du prosélytisme , leur empire devenait bientôt général , et la contagion se glissait dans toutes les

classes. La doctrine nouvelle brillait aussitôt d'un grand éclat ; les opinions jusqu'alors respectées ne paraissaient plus que mensonges ; la médecine assise sur des fondemens plus solides semblait voisine de la perfection ; le nom du réformateur était dans toutes les bouches ; tout promettait un triomphe éternel : mais l'expérience parlait à son tour ; les faits mieux observés se dégageaient du voile dont on cherchait à les couvrir , le merveilleux se dissipait , et la vérité , quelque temps obscurcie par le prestige de la prévention , répandant encore sa lumière , replongeait dans l'oubli ces vains systèmes , qui firent un instant quelque bruit , et qui ne figurent plus désormais que dans l'histoire de nos erreurs. Les seuls sentiers , qui n'y conduisent jamais , ce sont ceux de l'expérience et de l'observation. En appliquant à la culture des sciences la marche expérimentale recommandée par *Bacon* , en apportant dans leur étude l'analyse philosophique dont l'art de guérir a retiré de si grands avantages , il est bien difficile de s'égarer. Les erreurs du moins n'y peuvent pas avoir des conséquences funestes : les bases essentielles sont toujours respectées , et l'esprit un instant trompé par de fausses lueurs , ne tarde pas à rentrer dans les voies légitimes dont elles l'avaient fait un instant sortir. C'est dans cet esprit , puisé dans les écrits d'*Hippocrate* , que la Société de médecine poursuit sans relâche le cours de ses recherches et de ses travaux. Chargé par elle de vous en exposer les heureux résultats , je ne me dissimule point les difficultés de la tâche qui m'est imposée. Un semblable travail offre peu d'attraits , et peu de ressources à l'éloquence : l'attention , bientôt fatiguée , se détache involontairement des réflexions sérieuses dont il est rempli ,

et l'orateur ne trouve assez de force pour accomplir ses devoirs que dans le sentiment de leur utilité et dans les faveurs de votre indulgence.

PREMIÈRE PARTIE.

Pathologie interne.

1.^o Les heureux résultats obtenus des préparations de l'iode dans le traitement du goître, devaient naturellement porter M. Coindet à les mettre en usage dans celui des scrophules, qui ont avec lui de si grands points de contact et de ressemblance. L'action de ce remède paraît en effet spécialement se porter sur le système lymphatique, et si les faits se multiplient, si les praticiens ajoutent encore tous les jours à la série de ceux qui sont déjà connus, l'iode pourra être considérée comme le fondant le plus énergique de la médecine. Notre collègue, M. Larrey (Auguste), frappé de l'inefficacité des moyens qui sont à notre disposition pour combattre cette maladie rebelle, s'est servi plusieurs fois avec avantage des préparations iodiques, d'après le procédé indiqué par le praticien de Genève, et a sur-tout à se louer des frictions sur les parties engorgées. Les deux observations qu'il nous a communiquées sont extrêmement curieuses : la première est relative à un jeune homme de 14 ans, scrophuleux au dernier degré, et chez lequel les progrès de cette maladie avaient atteint une monstruosité remarquable : un seul vésicatoire avait été appliqué pour la détruire. Un scrupule environ d'iodurate de potasse ioduré en boisson, et deux gros d'iodurate de potasse appliqués en frictions sur les glandes cervicales, ont amené une

guérison solide dans l'espace d'un mois et demi, sans déterminer pendant leur usage aucun accident iodique.

Une femme de 29 ans est le sujet de la seconde observation. Les symptômes scrophuleux s'étaient développés depuis trois années, et pendant long-temps s'étaient dérobés à l'action des remèdes usités en pareille circonstance sans éprouver aucun changement favorable. Notre collègue, instruit par l'expérience, essaya les préparations d'iode, et fut aussi heureux que la première fois. La malade prit en boisson quarante grains d'iodure de potasse ioduré, demi-once d'iodure de potasse en frictions, et fut complètement guérie au bout de quatre mois. Il faut observer cependant que le traitement dura aussi long-temps, par l'interruption qu'occasionna l'apparition menstruelle et le développement de quelques symptômes d'irritation que le remède avait produits, et qui força d'en interrompre l'usage. L'auteur pourrait citer encore d'autres faits à l'appui de la bonté des préparations de l'iode, et moi-même j'ai recueilli quelques observations qui, sans offrir des résultats aussi heureux, prouvent cependant, qu'administrées dans certaines circonstances, elles peuvent être pour le praticien une ressource salutaire dans une maladie qui dépose chaque jour contre l'impuissance de l'art de guérir.

2.^o Mais quelle est la cause prochaine des scrophules ? Jusqu'à quel point l'acide de *Bertrandi*, la cachexie muqueuse de *Plenczig*, la nourriture végétale de *Darwin*, l'acrimonie particulière de *Selle*, l'atonie du système lymphatique admise par *Muller* et *Hufeland*, peuvent-ils contribuer à leur production ? Faut-il penser avec *Weikard* qu'on doit les rapporter à une surabon-

dance de carbonate dans la formation de la lymphe, ou, comme *Vogel*, à une quantité excessive de sucs nutritifs ? Quoi qu'il en soit de tous ces systèmes, dont la justesse ne peut pas être démontrée par l'observation, un de nos collègues, dont les études sont spécialement dirigées vers la pharmacie, a néanmoins essayé d'aborder cette question importante et d'y jeter quelque lumière. Croyant avoir reconnu que cette maladie est plus commune aujourd'hui qu'autrefois, M. *Duprat* a cherché à apprécier les causes de cette plus grande fréquence. Il a cru trouver les principales solutions du problème, 1.^o dans les mariages mal assortis, où les parens calculent plutôt les produits d'un intérêt sordide, ou les prestiges d'une naissance illustre, que les avantages d'une santé robuste ; 2.^o les maladies vénériennes trop rapidement guéries ou trop répétées, qui laissent toujours dans l'économie animale des traces funestes de leur passage ; 3.^o le genre de nourriture donnée aux enfans, la trop grande quantité de viandes dont on les nourrit, car les scrophules se remarquent bien plus souvent dans les villes que dans les campagnes, où l'on vit presque entièrement de végétaux ; 4.^o enfin l'auteur élève quelques doutes sur l'influence que la vaccine peut exercer sur la production des scrophules quant à son action sur la disposition que nous apportons en naissant à contracter la petite vérole, disposition qui, plus ou moins grande, suivant les différens individus et les tempéramens divers, peut être détruite entièrement chez les uns, imparfaitement chez les autres, et laisser dans ceux-ci une crâse humorale susceptible de dégénérer. Loin de moi cependant, ajoute l'auteur, la pensée de décrier la vaccine, dont j'apprécie tous les avantages !

dût cette inoculation entraîner après elle quelque'inconvénient , je me souviendrais qu'il n'y a rien de parfait sur cette terre , et je penserais qu'elle n'en est pas moins une découverte précieuse et un grand bienfait pour l'humanité.

5.^o Nous devons encore à M. *Duprat* quelques expériences comparatives sur l'extrait d'opium exotique et d'opium indigène , qu'une circonstance particulière lui a fait entreprendre. Une dame , tourmentée d'un cancer à l'utérus , ne trouvait aucun soulagement de l'emploi de l'opium que plusieurs Pharmaciens lui avaient successivement fourni , et dont elle prenait cependant toutes les semaines une demi-once en 48 doses ; l'extrait de l'opium indigène lui fut alors conseillé ; notre collègue fit cette préparation avec les précautions convenables , et ce moyen employé pendant quatre années , dans les mêmes proportions , produisit toujours un calme satisfaisant. La différence de ces résultats devait vivement piquer la curiosité ; aussi M. *Duprat* s'empressa d'examiner comparativement les deux extraits , et trouva , pour résultats , que la quantité de résine , obtenue del'opium gommeux exotique , était le double de celle fournie par l'opium indigène , et que celle-ci n'était ni vireuse , ni nauséabonde , ni d'un goût très-âcre comme la première : quelques parties extracto-gommeuses , dont il était facile de la débarrasser , lui donnaient la propriété d'attirer beaucoup l'humidité de l'air. D'après ces faits , l'auteur pense que c'est sur-tout à la présence de la résine que l'opium du commerce doit ses qualités irritantes , et qu'il serait par conséquent d'une grande importance pour le commerce de cultiver en grand le *papaver* indigène pour en retirer l'extrait gommeux ,

gommeux , beaucoup plus pur en suivant le procédé de l'ébullition et de l'évaporation. On ne saurait trop encourager l'auteur à continuer les expériences qu'il se propose de faire pour s'assurer si cet extrait contient de la *morphine*. On sait en effet que, malgré des tentatives faites avec soin , M. *Robiquet* n'a pu parvenir à trouver la *narcotine* et la *morphine* dans le pavot indigène. Ces deux substances ne seraient-elles donc pas les seules qui jouiraient de la propriété somnifère ?

4.° Dans un mémoire pharmaceutique, M. *Magnès* vous a communiqué des réflexions intéressantes sur les préparations qui ont joui et qui jouissent encore d'une grande vogue dans la pratique de la médecine vulgaire. Il a démontré , 1.° que la poudre dite *l'irroë* ou purgatif rafraîchissant, se compose en grande partie de jalap en poudre, de nitrate de potasse, quelquefois de tartrate de potasse, combiné avec les résines de jalap, de scammonée et de gomme gutte, le tout coloré en rouge par une lacque préparée avec le santal ou le bois de Fernambouc. 2.° Que la trop fameuse *poudre d'Ailhaud* n'est qu'un mélange d'un douzième de résine de scammonée avec onze douzièmes de suie de cheminée, torréfiée et aromatisée avec le girofle en poudre ; drastiques violens qu'un charlatanisme audacieux voulut faire passer pour une panacée infailible, et qui partagent encore, avec le purgatif du Docteur Leroy, l'honneur d'empoisonner l'espèce humaine, avec autorisation et privilège.

L'auteur expose ensuite quelques réflexions sur le meilleur mode de préparation de la teinture de mars et du vin kalibé, pour prévenir leur décomposition chimique, et assurer leurs effets constans en médecine. Il

cherche enfin à se rendre raison d'un phénomène que présente le vin fermenté à vaisseaux clos. On sait en effet que dans ce cas, le vin ne laisse déposer ni lie, ni tartre dans les tonneaux où on le conserve après la décuaison, et M. *Magnes* croit en avoir trouvé la cause dans la présence de l'acide carbonique comprimé dans la cuve couverte qui redissout ces élémens du raisin.

5.^o La lumière exerce sur les eaux distillées une action incontestable. *Beaumé*, *Fourcroy*, *Vauquelin*, et *Deyeux*, rapportent à cette influence la formation de ce dépôt verdâtre qu'on y observe après un certain temps de leur préparation, et dont la couleur varie singulièrement selon les plantes qui ont été distillées. L'air semble agir en sens contraire de la lumière. L'expérience a appris que les vases qui contiennent les eaux distillées ne doivent pas être bouchés hermétiquement, et que si cette précaution est négligée, elles se dénaturent et se dépouillent de leur odeur, comme si ces eaux avaient besoin de perdre quelques principes volatils, ou d'absorber l'air atmosphérique pour remplacer celui qu'elles perdent à la distillation. M. *Magnes*, en rappelant ces phénomènes, considérant l'action de l'air comme susceptible de corriger celle de la lumière, vous a entretenus, dans un mémoire, d'une particularité remarquable et relative à la distillation de la menthe fraîche. Elle consiste dans le développement d'une couleur rouge ponceau, qui se forma dans des flacons où elle était renfermée, soit qu'ils fussent ou qu'ils ne fussent pas exposés dans son officine au contact de la lumière. Ce résultat qu'il n'obtint pas de la distillation de la menthe desséchée, ayant singulièrement fixé son attention, notre collègue chercha dans les réactifs chimiques des

raisons à une explication plausible; et après de nombreuses expériences dont il serait trop long de raconter les détails, il s'est demandé s'il ne serait pas permis d'en conclure que de même que la fécule colorante de la plante appelée par Linné *anil indigo fera tinctoria*, et celle du pastel, connue, d'après cet illustre botaniste, sous le nom de *isatis tinctoria*, devient bleue par la fermentation, de même aussi la partie mucilagineuse de la menthe et autres plantes labiées, qui par la distillation subissent une fermentation acéteuse, ne pourrait pas éprouver ce changement de couleur rouge qu'il a plusieurs fois observée. En vain on objecterait que la distillation ne peut enlever aux plantes que les substances volatiles. Il serait facile de répondre en citant pour exemple du contraire, l'eau distillée des trois noix, dont l'usage est aujourd'hui abandonné; mais qui prend bientôt une couleur rouge évidente, due à un principe étranger entraîné dans la distillation.

6.^o Le sulfate de quinine a pris sa place dès les premiers jours de sa découverte à côté des médicamens les plus salutaires. Ses propriétés fébrifuges sont constatées aujourd'hui par un si grand nombre de praticiens et les faits qui prouvent que cette substance convient également aux affections périodiques sans fièvre sont si nombreux, que l'esprit le plus indocile est obligé de céder à l'évidence. Un seul point cependant restait encore à éclaircir. Le quinquina en substance est en possession depuis long-temps d'être exclusivement employé dans le traitement des fièvres intermittentes et rémittentes pernicieuses. Ses succès multipliés l'ont fait regarder avec raison comme une véritable panacée, et c'est ici sur-tout qu'ont échoué les remèdes qu'on a

successivement préconisés pour en remplacer l'usage. Doit-on être plus heureux dans celui de la kinine, qui, produit immédiat du quinquina, et formant pour ainsi dire sa base essentiellement fébrifuge, donne au moins quelques espérances ? Déjà plusieurs essais ont été tentés avec avantage. Mais arrêtés par le peu de confiance qu'on accorde à un remède nouveau, frappés sur-tout des dangers qui environnent ces fièvres ataxiques, les praticiens ne comptent encore qu'un nombre trop peu considérable d'exemples pour se prononcer hardiment sur une question aussi délicate, et attendent les leçons d'une expérience plus consommée. Aux faits déjà publiés, et qui font présumer que dans des cas où le quinquina serait préjudiciable, son emploi ne serait pas inférieur à celui de l'écorce du Pérou, notre collègue, M. *Cany*, en a joint deux bien remarquables. Le premier sur un jeune homme de vingt-quatre ans, l'autre sur un enfant en bas âge. Dans les deux cas, les symptômes ataxiques qui accompagnaient le retour des accès donnaient de sérieuses inquiétudes. Le délire, l'altération des traits, la langue noire, les soubresauts des tendons, etc. compliquaient la période fébrile, et dans les deux cas, la guérison a été produite par le sulfate de kinine. Le mémoire de notre collègue contient encore d'autres observations de l'effet avantageux de cette substance dans le traitement des fièvres intermittentes simples, et d'une céphalalgie périodique sans fièvre. La publication de ces faits ne peut être que très-utile. Réunis en faisceau, ils porteront alors dans l'esprit des médecins timides, cette confiance dont on a besoin dans des circonstances si graves, et serviront à démontrer de plus en plus les avantages de cette précieuse découverte.

7.° Une jeune fille, âgée de dix-neuf ans, d'une forte constitution, se plaint depuis quelque temps d'une douleur à la région épigastrique, accompagnée d'un brisement des jambes. Deux grains d'émétique sont prescrits dans trois verres d'eau. Des vomissemens violens et convulsifs se déclarent; les syncopes surviennent; une attaque d'épilepsie se manifeste, et, trente-six heures après, la mort arrive, malgré tous les moyens employés pour la prévenir. L'autopsie cadavérique donne beaucoup de sérosité limpide épanchée dans la cavité abdominale, la seule dont on ait fait l'ouverture; l'estomac distendu violemment sans inflammation extérieure, offre à sa petite courbure une injection capillaire sensible à l'œil, et une rupture à *bords unis* de quinze lignes d'étendue, et dont la muqueuse environnante était également injectée. Telle est l'observation, trop peu détaillée sans doute, que M. Guyon, D.-M., correspondant à Valence-d'Agen, vous a communiquée. (1) La perforation de l'estomac qui y est mentionnée, doit-elle être rapportée, comme le pense l'auteur, aux efforts du vomissement? Les *bords unis* qui en forment le vrai caractère, l'absence de toute matière alimentaire et de toute espèce de médicament qui a dû nécessairement être administré pendant la crise, et qui n'aurait pas manqué de s'échapper par une ouverture de quinze lignes, peuvent faire soupçonner que ce n'est pas là sa cause réelle. Les connaissances que l'anatomie pathologique a répandues sur des faits analogues ne permettent pas de la ranger parmi les perforations spontanées ou gangréneuses. N'est-il pas à présumer que le bistouri ou le scalpel,

(1) M. Lannes, Rapporteur.

porté sur cette partie par mégarde, en aura altéré le tissu ? L'estomac est placé assez profondément en arrière. Il a fallu, d'après M. *Guyon*, le détacher, le séparer de l'œsophage et du duodénum pour en faire un examen plus exact. Dans ces manœuvres, la main n'est pas toujours conduite avec assurance, et il est possible que la petite courbure de l'estomac ait été endommagée. Cette explication, qui n'admettrait alors l'existence d'aucune altération pathologique, s'accorde très-bien avec les accidens qui ont précédé la mort de la jeune personne, et les résultats de l'autopsie cadavérique.

8.° L'anatomie pathologique a singulièrement éclairé l'histoire des hydropisies cérébrales. La nature et le siège des épanchemens, l'altération de la membrane susceptible de les produire, les désordres imprimés à l'organisation cérébrale, ont été justement appréciés, et les recherches des observateurs modernes à cet égard laissent peu de chose à désirer. Il s'en faut bien cependant que, sous d'autres rapports, leur histoire soit aussi complète, aussi instructive : et sans parler ici du traitement, dont l'insuffisance n'est que trop souvent sentie, la cause première de l'hydrocéphale divise encore les praticiens. Les uns regardent cette maladie comme essentiellement idiopatique, dépendant d'une lésion plus ou moins évidente du cerveau ; d'autres la regardent presque toujours comme symptomatique et sous l'influence immédiate de l'estomac et des organes digestifs. Leur importance à l'âge de la vie où elle se manifeste le plus souvent, les vomissemens qui l'accompagnent, l'état morbide du foie qui en semble inséparable, tout paraît au premier coup d'œil justifier cette dernière opinion, qui est aussi celle de la plupart des

praticiens anglais, et que partage également M. *Ménard*, D.-M. à Lunel, dans le mémoire qu'il vous a présenté (1). La susceptibilité du cerveau chez les enfans, les chutes nombreuses auxquelles ils sont exposés, le développement prodigieux de la masse cérébrale que la première opinion invoque comme un point d'appui, ne sont pas à ses yeux d'une assez grande importance; et sans se dissimuler que quelquefois les épanchemens séreux y trouvent réellement leur véritable origine, il la place plus volontiers dans les lésions de l'appareil digestif, dont le rôle lui semble plus essentiel, et qui tient sous son action immédiate le reste de l'économie, à cet âge où la nature n'a qu'un but, qu'une intention, l'accroissement. Après avoir considéré l'hydrocéphale comme le plus souvent symptomatique, l'auteur remonte à sa nature intime. Il la regarde comme tenant essentiellement à l'existence de l'inflammation ou du spasme de l'arachnoïde. Il divise ensuite cette maladie suivant sa marche plus ou moins rapide, en hydrocéphale aiguë et en hydrocéphale chronique, ne croyant pas fondées sur l'observation, toutes les divisions et subdivisions secondaires qu'on rencontre dans les écrits les plus modernes.

9.° Laissons aux moralistes et aux métaphysiciens les prétentions de connaître la nature de nos passions, d'en mieux établir le siège, d'en développer les causes finales avec plus de sagacité et de profondeur, et de confondre dans leurs vaines recherches une foule de modifications intellectuelles, de vices, de travers d'esprit et de variétés de caractère que les hommes ont successivement pré-

(1) MM. *Mondouis*, *Roque*, *Larrey* (*Alexis*), Rapporteurs.

sentées dans la société. Qu'importe en effet au médecin, pour le but qu'il doit se proposer, que le siège de toutes nos passions soit, comme le veulent *Van-Helmont*, *Buffon* et *Barthès*, au cardia et au centre phrénique; ou qu'elles résident dans le cerveau, ainsi que le prétendent *Descartes* et le docteur *Gall*. Leurs effets sur l'économie animale n'en sont pas pour cela changés. Les modifications essentielles qu'elles apportent au jeu des organes, l'influence qu'elles exercent sur l'état de santé ou de maladie restent les mêmes, et les indications qui en découlent, ne varient pas au gré des systèmes qui veulent en expliquer le mécanisme. C'est donc dans ces rapports immédiats des passions avec la médecine proprement dite, dans les effets qu'elles produisent sur notre organisation, que le médecin doit considérer ces émotions violentes qui peuvent en déranger les ressorts et produire des accidens qui réclament son ministère.

Mais au milieu de tant d'événemens qui les font naître, au milieu de tant de secousses qui sont capables d'en accroître l'activité, il est bien difficile d'apprécier toute leur importance, et d'apporter dans leur étude cette juste application de principes, cette précision de pensée qu'elles exigent pour les mesurer dans toute leur étendue. Les secrets du cœur ne sont pas ceux qu'on devine le plus aisément, et les inclinations humaines se déguisent sous tant de formes, qu'il est bien difficile d'en saisir toujours le vrai caractère.

On ne peut se dissimuler cependant l'influence que les passions reçoivent du climat dans lequel on habite; de la nourriture dont on fait usage; du sexe, de l'âge, du tempérament et des circonstances fortuites capables d'agiter notre destinée. C'est par là surtout que leur

étude est intimément liée à l'art de guérir, et qu'au médecin appartient la question des passions, dans leur essence et dans leurs résultats. C'est aussi là le but que s'est proposé de remplir M. *Gazave*, D. M. à Lombès, dans un mémoire qu'il vous a adressé (1). Adoptant dans leur classification la division proposée par un physiologiste de Montpellier, en passions *diastaltiques* ou excitantes, et *systaltiques* ou débilitantes, il dessine à grands traits les principaux caractères qui en distinguent les espèces. La joie, la colère, l'amour, la tristesse, la frayeur, la jalousie y sont tour à tour considérées dans leurs effets sur l'organisation, et sur les ressources qu'elles peuvent offrir au praticien en les opposant les unes aux autres. Mais ici surtout sa prudence et sa sagacité sont mises à de rudes épreuves. Quelle attention n'exige pas le maniement de ces violentes émotions qui portent à l'âme de si profondes atteintes ! La médecine morale est peut-être hérissée de difficultés plus grandes encore que la médecine physique ; et l'on éprouve plus d'obstacles à cicatriser les plaies du cœur et de l'intelligence, qu'à redonner au jeu de notre machine sa direction naturelle.

10.° La sensibilité, si souvent mise en jeu pendant neuf mois d'une gestation plus ou moins pénible, rend les femmes beaucoup plus impressionnables, et multiplie chez elles les effets que les passions sont susceptibles de produire. Le médecin est chaque jour témoin de leur influence, et n'a que trop souvent l'occasion de déplorer des complaisances funestes. Telle est en effet la triste habitude dans presque toute la France. Aussitôt qu'une femme est délivrée, les parens, les amis, les connais-

(1) MM. *Cany*, *Lannes*, *Larrey* (*Auguste*), Rapporteurs.

sances sont introduits auprès d'elle. Les questions se succèdent, la conversation s'engage, les nouvelles même se communiquent, et la malade est, en quelque sorte, le but où ces bruits divers viennent aboutir. C'est bien pis encore quand l'accouchement a été pénible. Lorsque des dangers ont menacé la femme, l'empressement est plus général; et malgré les conseils les plus sages, les recommandations les plus fortes, on croirait manquer aux procédés en isolant l'être souffrant qu'on vient d'arracher à la mort, et qu'on ne peut soustraire à une curiosité importune. Tel est le cas de la femme dont M. *Parenteau*, chirurgien à Bordeaux, vous a communiqué l'histoire, et qui, successivement atteinte de péritonite et de pleurésie puerpérale, faillit succomber plusieurs fois aux suites d'une pareille imprudence (1). Ici cependant il faut reconnaître avec l'auteur que les circonstances antérieures avaient singulièrement influé sur leur développement, et certes on le croira sans peine, après un accouchement dont le travail dura plus de trois jours, s'accompagna de douleurs horribles, exigea l'application du forceps, et fut suivi du décollement du placenta opéré avec violence. Mais en même temps il est impossible de nier les effets que les ébranlemens nerveux imprudemment augmentés doivent produire, ainsi que le contact d'un air froid et glacial qu'on laissa librement pénétrer dans la chambre pour en mitiger les miasmes.

Combattus tour à tour par des médications diverses, suivant leur nature, leur siège et leur intensité, les symptômes semblèrent cependant appartenir tout-à-fait à une lésion pulmonaire. La toux, les crachats, des re-

(1) MM. *Flottard*, *Duclos*, *Lafont-Gouzi*, Rapporteurs.

tours de fièvre vers le soir, un amaigrissement rapide, annonçaient une décomposition prochaine. Déjà même la tuméfaction oedémateuse s'était manifestée aux deux jambes et avait résisté à tous les traitemens topiques. On proposa un séton au bas de la poitrine. A cette idée la malade craint, s'épouvante, et demeure en proie aux tourmens de la plus vive frayeur. Sa sensibilité se réveille; une réaction salutaire s'opère dans toute la machine, et, trois jours après, les accidens se calment, diminuent peu à peu, disparaissent les uns après les autres, et précèdent de quelques jours le retour d'une santé qui s'est entièrement rétablie. Est-ce à l'influence de cette nouvelle passion de l'âme que l'on peut rapporter cette guérison inattendue? La sensation morale a-t-elle opéré tous ces prodiges? Nous sommes loin de le nier. Nous savons, et nous l'avons déjà annoncé, le grand rôle que jouent dans nos organes les mouvemens de l'âme. Mais sans récuser ici leur puissance si bien établie par *Dumas*, faut-il oublier le mouvement fluxionnaire qui s'est fait naturellement dans les extrémités inférieures, et les liens qui, comme l'a indiqué *Hippocrate*, semblent les unir avec les poumons.

11.° Un fabricant de colle-forte, âgé de cinquante-neuf ans, d'un tempérament lymphatico-sanguin, sujet depuis plus de douze ans à une légère oppression de poitrine, éprouve une expectoration très-abondante, à la suite d'une violente irritation de la muqueuse bronchique. Les crachats sont jaunes, épais, puriformes, parfois striés de sang; la respiration est gênée, l'embonpoint diminue considérablement, les symptômes augmentent le soir, le pouls s'accélère, et une légère moiteur accompagne le mouvement fébrile. Tels sont les accidens rap-

portés dans l'observation communiquée par M. *Olmade*, D. M. à Paris, et dont la présence fit soupçonner à l'auteur une phtysie pulmonaire tuberculeuse (1). Ces soupçons se changèrent bientôt en certitude, par l'emploi du *stétoscope* modifié de M. *Laennec*; la poitrine est explorée avec le plus grand soin, et sa région antérieure et supérieure, au-dessous de la portion moyenne de la clavicule droite, offre le phénomène caractéristique de la *pectoriloquie* d'une manière si évidente, qu'il est impossible de méconnaître la nature de la maladie. Les béchiques, les fondans, les amers, les adoucissans, le lait surtout, sont donnés avec le plus grand avantage, et 21 jours après leur emploi, le malade est assez bien rétabli pour entreprendre un voyage qui, dans une voiture mal suspendue, hâta singulièrement son entière guérison. A son retour, son état était des plus satisfaisans. La cavité creusée dans le poumon, et qui fournissait une sécrétion si abondante de crachats purulens, s'était entièrement cicatrisée, et le langage pathologique de la poitrine ne se faisait plus entendre sous l'application du stéthoscope.

Mais le malade avait-il une phtysie pulmonaire tuberculeuse? Y avait-il réellement dans la substance pulmonaire cette cavité dont parle M. *Olmade*, cette désorganisation profonde qu'il prétend avoir si aisément reconnue? Le peu de violence des accidens, l'air que respirait ordinairement le malade, l'état habituel de sa poitrine, surtout son prompt et miraculeux rétablissement, à l'aide d'une thérapeutique trop souvent infidèle dans des cas analogues, permettent-ils à un esprit réfléchi d'en admettre, d'en certifier l'existence? Voilà des questions

(1) MM. *Conté*, *Tarbés*, *Larrey* (*Auguste*), Rapporteurs.

qui me semblent assez délicates pour ne pas hésiter à embrasser l'affirmative. Les notions fournies par le *stétoscope* serviront-elles à les résoudre d'une manière plausible? Au temps seul appartient le droit de décider des avantages que le praticien peut retirer de son application au lit du malade. Cet instrument est encore bien nouveau, et j'ignore si l'expérience consacrera les vérités auxquelles on a voulu le faire servir d'appui. Mais nous ne saurions adopter l'opinion de M. *Olmade* sur les *mouvemens* brusques et rapides, sur une gymnastique violente qu'il conseille dans les maladies de cette espèce. Son malade s'est bien trouvé des cahots fatigans d'une voiture mal suspendue; ce fait doit être noté sans doute; mais, partir de là pour en tirer un corollaire et le réduire presque en application générale! Combien d'abus ne s'écouleraient pas de ce principe!

12.^o M. *Lapeyrie*, Docteur-Médecin, correspondant à Cazères, nous a adressé deux observations tirées de sa pratique (1) : l'une sur une fièvre rémittente avec adynamie bien caractérisée, l'autre sur une rémittente bilieuse compliquée d'angine. On pourrait désirer que le tableau des signes tracés par l'auteur répondît mieux au titre de ses observations : il est difficile en effet de reconnaître dans leur ensemble les caractères de l'une et de l'autre; ce sont plutôt de simples fièvres bilieuses catarrhales, que la diète et de légers évacuans auraient promptement terminées. En louant le zèle de notre correspondant, nous croyons de notre devoir, dans l'intérêt de la science, de le prémunir contre les illusions si communes à son âge. Le temps, en nous fa-

(1) M. *Mondouis*, Rapporteur.

miliarisant davantage avec les phénomènes des maladies, nous apprend aussi à en mieux apprécier la marche, à en connaître mieux la nature, et sur-tout à mettre plus de réserve dans l'emploi des médicamens, dont l'application intempestive est passible de tant d'accidens.

13.^o Les exemples d'une longue abstinence ne sont pas rares dans les fastes de la médecine : *Joubert* dans ses *Paradoxa medica*, *Haller* dans ses *Elémens de physiologie*, *Legendre* dans son *Traité de l'opinion*, en citent de très-curieux, mais dont l'authenticité n'est pas toujours suffisamment démontrée. Si l'on ne peut pas toutefois ajouter une grande confiance à ceux qui tendraient à prouver que l'homme peut rester pendant trente ans sans prendre aucune nourriture, il en est cependant qu'on ne peut révoquer en doute et qui sont attestés par des personnes dont l'autorité est irrécusable. Ces sortes d'abstinences ont été observées la plupart du temps sur des femmes atteintes d'une affection particulière du système nerveux, ou chez lesquelles la menstruation ne s'établissait qu'avec difficulté, et souvent même n'avait pas du tout lieu : tel est le cas que *M. Isard*, correspondant à Caubiac, vous a communiqué (1). Au milieu de quelques névroses du conduit alimentaire, de vomissemens fréquens et de bruyantes éructations, qui se succédèrent lors de la cessation du flux menstruel, que précédait le sentiment de la boule hystérique, et qui finirent par devenir habituels et presque continus, une jeune fille de 14 ans se refusa absolument à prendre aucune nourriture. Cette abstinence, observée avec soin par des personnes recomman-

(1) *M. Lannes*, Rapporteur.

dables, éprouvée même avec une sorte de complaisance par la malade qui se glorifiait devant ses compagnes de pouvoir vivre sans boire et sans manger, dura trois semaines ; mais malgré cette privation prolongée d'alimens, *Anne Lafleurance* parut reprendre des forces : elle se livrait à des travaux plus pénibles ; les signes de chlorose et de bouffissure disparurent, et la santé générale, en apparence, n'avait subi aucune altération. Enfin, après ce temps, les mouvemens spasmodiques du canal alimentaire diminuèrent, l'estomac commença à supporter une légère alimentation, l'huile d'amandes douces camphée arrêta des vociférations effroyables qu'on pouvait comparer aux mugissemens d'un jeune veau, et au bout de cinq mois l'entier rétablissement des forces ramena la menstruation et mit fin à tous les désordres.

14.^o L'histoire des sympathies est une des plus importantes et en même temps des plus difficiles de l'organisation. Le Médecin qui en négligerait l'étude s'exposerait à commettre à chaque instant les plus graves erreurs : trompé par des phénomènes dont la cause existe dans des organes plus éloignés, employant pour détruire une altération quelconque des moyens qui pourraient l'augmenter encore, il compromettrait à la fois l'honneur de l'art et la vie du malade. Peut-être même que la Médecine repose entièrement sur ces rapports plus ou moins intimes que les organes conservent entr'eux, sur cette action que la maladie des uns exerce sur la production des maladies des autres, et celui-là est-il plus habile par cela seul qu'il en a plus profondément étudié l'influence. Mais quelle est la cause des sympathies ? par quelles voies secrètes la nature a-t-elle établi

ces correspondances ? Les auteurs ont à ce sujet varié d'opinion comme de langage : les vaisseaux, les nerfs, les membranes, ont tour à tour rencontré des apologistes et des détracteurs, et les systèmes inventés pour les défendre ont été successivement renversés par d'autres systèmes. Dans un mémoire sur les *sympathies*, que M. *Sablairolles*, Docteur-Médecin à Montpellier, vous a communiqué (1), l'auteur ne cherche pas à approfondir ces points obscurs de la science. Ennemi de ces doctrines exclusives qui voudraient rattacher tous les phénomènes de l'économie vivante à une seule explication, à un seul principe, il se contente d'observer l'enchaînement admirable qui existe entre nos organes, et néglige de s'appesantir sur les causes primitives qui les produisent, et sur lesquelles *Roussel* a appelé l'attention des Médecins physiologistes. Les bornes d'un mémoire ne permettaient pas cependant à M. *Sablairolles* de considérer les sympathies dans toutes les modifications qu'elles présentent, dans tous les points où elles peuvent se manifester ; il a pris l'estomac pour le sujet de ses réflexions, et après avoir admis la division proposée par le célèbre *Barthès*, en phénomènes *sympathiques* et *synergiques*, il entre dans tous les détails que l'étude des relations de cet organe est susceptible de fournir. C'est d'après ce plan qu'il les examine, tantôt sur la tête, la poitrine et l'abdomen, tantôt sur l'utérus et sur le système dermoïde. Une érudition choisie préside à ce travail, où sans doute une critique sévère pourrait trouver des détails minutieux et quelques assertions que l'expérience n'a pas toujours confirmées ; mais

(1) MM. *Mondouis*, *Lannes*, *Larrey* (*Alexis*), Rapporteurs.
l'auteur

l'auteur y a fait preuve d'un bon esprit. Le choix des observations qui y sont rapportées est convenable, et si l'on ne peut pas considérer le mémoire de M. *Sablairolles* sous le rapport des progrès qu'il peut imprimer à la science, on doit au moins reconnaître dans sa rédaction un jugement solide et une juste application des principes tracés par l'immortel *Barthès*.

15.° Les sympathies de l'estomac ont encore fixé l'attention de M. *Laborie*, Docteur-Médecin à Montpellier. Dans un cadre un peu trop rétréci sans doute, il vous en a présenté le tableau, en examinant ce viscère dans les rapports particuliers que la nature lui a assignés (1). La peau, l'organe encéphalique, celui de la respiration, la matrice, les articulations, y sont tour à tour envisagés, soit dans leurs phénomènes physiologiques, soit dans leurs affections malades, et fournissent à l'auteur une ample matière à réfléchir sur les avantages que le médecin peut en retirer dans le traitement des maladies. Et certes, si l'importance d'un organe doit se mesurer à celle de ses fonctions et aux relations qu'il entretient avec les autres organes de l'économie animale, en est-il un qui, sous ce rapport, mérite plus de fixer l'attention des Physiologistes et des Médecins? Le rôle qu'il joue dans le mécanisme de notre organisation, l'influence qui lui est déparée, rendent ses altérations communes à tous les systèmes, et font de l'étude de ses sympathies une des branches les plus essentielles de l'art de guérir. Ce travail de M. *Laborie*, qui n'est en quelque sorte qu'un extrait d'une plus vaste composition, fait désirer que l'auteur conti-

(1) MM. *Mondouis*, *Lannes*, *Conté*, Rapporteurs.

nue à marcher dans la bonne voie. Une érudition étendue, l'esprit d'analyse, un choix judicieux de faits qui lui sont propres, ou qu'il emprunte à d'excellens observateurs, sont les gages heureux du succès qui lui est réservé, et qu'un peu moins d'enthousiasme et une moins grande envie de tout expliquer rendront encore plus honorables.

16.^e Placée sur une hauteur, mais environnée de marais, exposée par conséquent à l'influence délétère des émanations que leur dessèchement ne manque pas de produire, la ville de Mugron (Landes) voit chaque année se développer dans son enceinte une quantité prodigieuse de fièvres intermittentes, qui attaquent principalement la classe malheureuse, que les privations de toute espèce laissent pour ainsi dire à découvert. Témoin de ces fièvres endémiques, notre correspondant, *M. Jourdain*, cherchait depuis long-temps un remède efficace pour remplacer avantageusement le quinquina, que sa cherté, et souvent même sa mauvaise nature, obligeait de proscrire. La potion du Docteur *Peysson*, dont la base est, comme on sait, l'émétique combiné à l'opium, lui a paru remplir toutes les conditions favorables, et l'usage qu'il en a fait pendant l'année 1822 sur 140 malades, ne lui a pas permis de douter que ce remède ne fût le meilleur succédané du quinquina. Les praticiens les plus célèbres n'avaient pas négligé l'émétique dans le traitement des fièvres : *Werlhoff*, *Huxam*, *Lind*, *Stoll*, *Sydenham*, y avaient eu souvent recours; et sans attacher beaucoup d'importance à sa vertu fébrifuge, c'était plutôt comme évacuant et comme perturbateur qu'il leur avait semblé pouvoir être utile. C'est *M. Peysson*, ajoute *M. Jourdain*, qui, le premier,

a fait connaître comment l'émétique devait être combiné et administré pour agir efficacement contre les fièvres périodiques ; c'est lui qui , le premier , a proclamé que c'est en entretenant sans secousse et en augmentant le mouvement du centre à la périphérie , qui est toujours interrompu dans les fièvres intermittentes , que l'émétique à petites doses , mêlé à l'opium , guérit ces maladies. Sans chercher à expliquer la nature des phénomènes morbides qui se passent dans notre économie , sans approfondir l'action intime des médicamens qu'on dirige contr'eux , contentons-nous de citer des faits authentiques qui nous fassent recourir à leur usage avec une confiance motivée. Tel est le but que s'est proposé M. *Jourdain* dans l'intéressant mémoire qu'il vous a communiqué , et qui n'est en quelque sorte que le tableau de l'épidémie des fièvres qui ont régné à Mugron pendant l'année 1822 (1). Il est à regretter que les bornes de notre travail ne nous permettent pas d'entrer dans tous les détails dont il est susceptible ; peut-être même une analyse quoiqu'étendue ne rendrait qu'imparfaitement les observations nombreuses qu'il renferme , et dans lesquelles les résultats obtenus de la potion stibio-opiacée sont notés avec une rigoureuse exactitude et une sagesse exempte de toute prévention. Ces observations sont rangées en sept sections :

La 1.^{re} comprend les fièvres intermittentes simples.

La 2.^e , les fièvres intermittentes compliquées de gastro-entérite.

La 3.^e , les fièvres gastro-entérites rémittentes et intermittentes.

(1) M. *Roque* , Rapporteur.

La 4.^e, les fièvres intermittentes des enfans en bas âge.

La 5.^e, les fièvres quartes et double quartes.

La 6.^e, les fièvres pernicieuses ou qui tendent à le devenir.

La 7.^e, les maladies périodiques sans fièvre.

Espérons que ce travail ne sera point perdu pour la science, et que son auteur lui donnera bientôt le degré de publicité qu'il mérite.

17.^o C'est pour justifier encore l'emploi de la potion stibio-opiacée, que M. *Lalanne*, correspondant à Dijon, vous a adressé un mémoire sur *la nature et la cause des fièvres intermittentes* qui ont régné à Châlons-sur-Saône, parmi les soldats du deuxième d'infanterie légère, en juillet, août et septembre 1822 (1). Ce nouveau travail est cependant loin d'offrir l'intérêt de celui de M. *Jourdain*. Des douze observations citées par notre auteur, cinq sont relatives à des fièvres tierces simples ; une à une fièvre intermittente quotidienne ; quatre à des fièvres tierces compliquées et tendant à prendre un caractère pernicieux ; enfin deux autres fièvres au type de double tierce. Les malades qui font le sujet de ces observations ont tous été soumis à l'usage de la mixture stibio-opiacée. Mais par des circonstances particulières, l'auteur s'est vu forcé d'abandonner, chez quatre malades, cette potion et de la remplacer par le quinquina, qui réussit alors, dès les premières prises, à arrêter le développement de nouveaux accès. Un fait qui ne doit pas être perdu de vue, aujourd'hui sur-tout que la théorie des fièvres occupe une si belle page dans l'Histoire de la Médecine, et qui est commun aux deux praticiens dont nous

(1) M. *Mondouis*, Rapporteur.

venons d'analyser rapidement les travaux, c'est que toutes les fois qu'il existe, avec l'état fébrile, des inflammations viscérales portées à un certain degré, cette composition pharmaceutique en accroît encore la violence.

18.^o Un second mémoire vous a été communiqué par M. *Jourdain*. Il contient des observations médicales sur des vaccinations qu'il a pratiquées, en 1822, dans le département des Landes. Depuis long-temps tout a été dit sur cette importante découverte. Ses propriétés préservatrices ne sont plus aujourd'hui contestées; et si quelques faits viennent de loin en loin affaiblir l'opinion que l'expérience a donnée elle-même, il ne faut les considérer que comme des anomalies, des irrégularités inhérentes à tous les phénomènes qui tiennent à l'organisation de l'homme. Les remarques de l'auteur se bornent en conséquence à des variétés dans la marche de cette inoculation, à la rapidité ou à la lenteur de l'apparition des boutons qui conservaient néanmoins les caractères anti-varioliques, et à l'éruption d'une variole confluyente chez un sujet de vingt-quatre ans, préalablement vacciné. M. *Jourdain* élève à ce sujet des doutes fondés sur la légitimité de cette vaccine. En admettant même qu'elle eût présenté les périodes qui caractérisent la bonne espèce, il n'ignore pas que M. *Douzil* pouvait être un de ces individus qui portent avec eux la prérogative d'être attaqués deux fois de la petite vérole. Peut-être encore, ajoute-t-il, la vertu préservatrice de la vaccine diminue à mesure qu'on s'éloigne du moment de l'opération, et faudrait-il dans un temps limité pratiquer une seconde vaccination sur le même sujet.

DEUXIÈME PARTIE.

Pathologie externe.

1.^o Ce n'est pas sous le rapport de la solution de continuité des os, que les fractures du bassin méritent d'être étudiées. Le plus grand obstacle à la réunion des bouts divisés, le déplacement, est ici presque impossible, et les fragmens osseux maintenus suffisamment par les masses musculaires qui les tapissent, restent toujours dans un contact immédiat. Mais si l'on considère ces solutions de continuité sous le rapport de la violence de la cause qui les produit, de l'importance des organes que renferme la cavité pelvienne, de l'ébranlement et de la déchirure dont ils deviennent alors le siège, l'attention de l'homme de l'art redouble, et le pronostic qu'il en porte est le plus ordinairement funeste. C'est donc à prévenir de semblables désordres, à combattre le développement d'accidens consécutifs qu'il doit spécialement s'attacher. Heureux quand il peut s'en rendre maître, et prévenir leur cours destructeur. C'est un de ces exemples de succès que notre collègue, M. *Flottard*, vous a communiqué chez un malade qui tomba d'un endroit très-élevé sur le pavé d'une cour, et se fractura l'os des îles du côté gauche. La fracture intéressait l'épine supérieure et postérieure, une grande partie de la crête, et s'accompagnait de plusieurs esquilles. Le débridement de la plaie, l'extraction des esquilles qui cédaient avec facilité, les applications convenables aidés du repos le plus absolu et de tout l'appareil de la méthode anti-phlogistique la plus sévère, empêchèrent l'inflammation de se développer, et bornèrent le cours d'une péritonite qui

semblait imminente. Les symptômes allèrent chaque jour en diminuant d'intensité. La réunion d'une grosse portion osseuse qu'on avait inutilement essayé d'extraire dans le commencement, eut lieu ainsi que dans les fractures ordinaires. Un abcès consécutif produit par une fatigue légère, n'arrêta pas la guérison, qui fut complète au bout de trois mois, et dont la gaieté inaltérable que le malade conserva pendant le traitement, contribua sans doute à accélérer la marche.

2.^o M. *Cayrel* a lu une observation d'accouchement que la situation des parties faisait présumer devoir être contre nature, mais que des manœuvres bien dirigées, ramenèrent à l'état naturel. La femme accouchait pour la sixième fois. La tête de l'enfant était placée au détroit supérieur dans la position occipito-cotyloïdienne gauche, et entraînait en avant l'avant-bras droit, situé transversalement de droite à gauche. Une portion du cordon ombilical plongeait déjà dans l'excavation du bassin et occupait sa partie postérieure. Les eaux s'étaient écoulées depuis une heure. Dans cet état des choses, M. *Cayrel* disposa tout de manière à terminer l'accouchement par les pieds. Mais ayant repoussé avec facilité le bras de l'enfant, et reconnaissant que la tête était favorablement située, il conçut l'espoir de la voir descendre par les seuls efforts de la nature, et dirigea tous ses soins vers le cordon ombilical pour éviter une compression funeste. Quelques tentatives furent d'abord inutiles. Le cordon soulevé reprenait bientôt sa place, dès que la main cessait de le soutenir. L'accoucheur se détermina alors à ne pas l'abandonner après l'avoir porté sur le détroit supérieur. Frictionnant la région hypogastrique, engageant fortement la femme à le

seconder, ses doigts ne cédaient qu'à mesure que les contractions de l'utérus imprimaient à la tête un mouvement efficace. Elle descendit en effet dans l'excavation du bassin, la remplit toute entière : le cordon ombilical, à l'abri de la compression, ne put plus abandonner la position qu'on lui avait donnée, et une heure après, l'accouchement se termina comme dans l'état naturel.

3.^o La gonorrhée, comme toutes les affections catarrhales chroniques, offre souvent bien des difficultés à être vaincue. Le relâchement de la membrane muqueuse, la nature même de la cause qui l'entretient, l'âcreté de la matière qu'elle fournit, et qui devient à son tour un sujet d'iritation nouvelle, présentent des obstacles très-grands, et rendent éternels ces écoulemens qui fatiguent les malades par leur abondance et par leur saleté. Dans le cas dont notre collègue, M. Conté, nous a communiqué l'histoire, la gonorrhée existait depuis un an chez l'individu qui en est le sujet. Traitée d'abord par les anti-phlogistiques à cause de la violence de ses symptômes, successivement combattue par les astringens, les anti-vénériens, la bougie, elle avait éludé leur puissance, et le flux urétral un instant comprimé reparaisait bientôt avec une abondance nouvelle. Le baume de copahu lui-même avait été inutilement employé à assez haute dose. M. Conté se décida alors à mettre en usage le *piper cubéba* dont les anglais font le plus grand usage dans cette circonstance, que j'ai moi-même employé avec avantage, et dont le Professeur Delpech recommande sur-tout l'application dans le traitement de cette maladie. Le malade en prenait jusqu'à deux onces et demi par jour. Sous son influence,

l'écoulement diminua , perdit peu à peu de sa consistance , et disparut enfin entièrement. Pendant son usage les érections auxquelles le malade était en proie toutes les nuits , ne se faisaient plus sentir , soit que le *piper cubeba* ait agi comme anti-aphrosidique , soit comme sédatif de l'irritation qui existait dans les organes affectés.

4.° En plaçant dans l'inflammation chronique des glandes de *Meibomius* , la cause la plus ordinaire des tumeurs et des fistules lacrymales , *Scarpa* ouvrit une route nouvelle à l'histoire de ces maladies. Les succès qu'il obtint par l'application de la pommade de *Janin* , dans le traitement du *flux palpébral puriforme* qui n'en est que le premier degré , enhardit quelques praticiens à le mettre également en usage , et leurs observations authentiques ont prouvé que dans plusieurs circonstances on pouvait se passer de l'instrument tranchant pour prévenir et arrêter le cours de ces affections. C'est pour fortifier encore les exemples fournis par *M. Nicod* et l'auteur de ce compte rendu , que *M. Espinasse* , D.-M. à Rouen , vous a adressé une observation de fistule lacrymale , parfaitement guérie sans opération et par la méthode indiquée par le Professeur de Pavie , au sujet du flux palpébral. N'est-il pas à désirer que les hommes célèbres qui sont placés à la tête de la chirurgie , veuillent bien se dépouiller de leurs vieux préjugés , et répéter des expériences dont les résultats seraient si utiles à l'humanité. Les désagrémens attachés à la fistule lacrymale , les douleurs d'une opération toujours à craindre , le peu de succès qui accompagne si souvent leur traitement , les récidives fréquentes dont les meilleures méthodes ne mettent

pas toujours à l'abri , devraient leur en prescrire la loi. Cette méthode simple pourra réussir , sans doute , dans les cas où le rétrécissement du canal nasal sera secondaire ; et peut-être n'est-ce qu'à une longue prévention ou à une fausse analogie qu'on a cru rencontrer entre les maladies des voies lacrymales et celle des voies urinaires , que l'on doit rapporter l'idée de le considérer en France , comme étant toujours primitif.

5.^o Si l'on réfléchit un instant aux circonstances hygiéniques que présentent les hôpitaux , au mauvais air qu'on y respire , au contact d'une foule de corps mal-sains qui s'y rencontrent , à la mauvaise qualité des alimens qu'on y prépare , et surtout au genre de vie de ceux qui viennent y chercher un asile , il sera facile d'expliquer la fréquence des érysipèles et le danger de cette complication dans les solutions de continuité. Ce n'est pas cependant dans toutes ces causes réunies que M. Nilo, D. M. Portugais , en a placé l'origine dans le travail qu'il vous a communiqué (1). Après avoir observé que l'érysipèle des plaies est plus commun à Paris qu'à Lisbonne , il croit trouver la raison de cette différence dans l'usage qu'on fait en France , du cérat de Galien , dont l'huile est susceptible de s'oxygéner , et dans le peu de soin qu'on apporte à laver les plaies. Sans nier toutefois l'action mal-faisante des corps gras sur la peau et sur les surfaces en suppuration , ainsi que de la négligence à les tenir très-propres , il est permis cependant de penser que M. Nilo , en exagérant ainsi les effets de ces applications qui deviennent chaque jour plus rares , n'a aperçu que la cause

(1) MM. Latour , Roque , Ducasse fils , Rapporteurs.

secondaire, et a négligé les causes principales des complications érysipélateuses.

N'a-t-il pas également dans la deuxième partie de son mémoire, attaché trop d'importance à l'action du lait sur le *deuto-chlorure de mercure*, lorsqu'il avance que ce puissant antisiphylitique est aussitôt converti en *proto-chlorure*, et que dès-lors la guérison des maladies vénériennes doit être moins rapportée à l'influence du sublimé qu'à celle des médicamens auxiliaires qu'on met à la fois en usage. Sans partager avec l'auteur cette opinion, nous pensons cependant qu'un contact prolongé avec le lait pourrait produire l'altération dont il parle, car on sait aujourd'hui qu'elle est le résultat inévitable de son mélange avec l'albumine ou avec le gluten. L'expérience viendrait d'ailleurs ici combattre l'assertion de M. Nilo. Les praticiens retirent chaque jour les meilleurs effets de ce *deuto-chlorure* ainsi combiné; et sans vouloir expliquer jusqu'à quel point l'altération qu'il subit le rapproche du *proto-chlorure*, ne connaît-on pas les avantages merveilleux qu'on retire de la combinaison du sublimé avec la farine de froment et la gomme arabique? Remplacer le lait par une forte décoction sudorifique, comme le conseille l'auteur à l'exemple du professeur Dubois, c'est changer seulement de véhicule sans remédier aux inconvéniens du mélange. Le muriate sur-oxygéné de mercure ne rencontrera-t-il pas également des portions glutineuses ou albumineuses susceptibles de le décomposer, et n'est-ce pas à leur influence que ce phénomène se manifeste dans le rob de Laffecteur?

6.^o Quoique la ligature soit généralement recommandée et mise en usage dans le traitement des *polypes charnus* des fosses nasales, il est cependant des cas où

l'arrachement mérite la préférence. Il arrive en effet quelquefois que le pédicule a une étendue trop considérable pour pouvoir être embrassé par l'anse du fil, ou qu'une des portions du polype bouche tellement les fosses nasales, que le jeu des instrumens nécessaires devient absolument impossible. C'est dans un polype de cette espèce que M. Boë, correspondant à Castelsarrasin, a été obligé d'employer le procédé de l'arrachement, et qu'il en a obtenu les plus grands succès, comme l'indique l'observation qu'il vous a communiquée (1). Les symptômes étaient graves; un prolongement polypeux remplissait en totalité la narine gauche. Le corps dont l'implantation était difficile à reconnaître, descendait par les narines postérieures, poussait fortement en avant le voile du palais, et en fermant l'isthme du gosier, produisait fréquemment une suffocation imminente. Une hémorragie abondante, mais facilement arrêtée par des lotions vinaigrées; quelques portions osseuses, suivirent l'arrachement de ce polype, dont la cause semblait être un vice dartreux imprudemment répercuté, et qui offrait un pédicule de sept à huit lignes de longueur, du volume du petit doigt et aussi dur qu'un tendon.

Ici du moins les accidens inflammatoires n'étaient guère à redouter. Les organes sur lesquels les tiraillemens et les torsions indispensables s'exercent au moyen des pinces ou des tenettes, ne jouissent pas d'une sensibilité de relation bien marquée, et peuvent être lésés sans entraîner des suites fâcheuses. Mais il n'en serait pas de même des polypes qui auraient leur siège dans le vagin.

(1) M. Larrey (Auguste), Rapporteur.

M. Boë, appelé pour une semblable infirmité, n'hésita pas à employer la ligature malgré la largeur du pédicule. Elle fut appliquée d'après la méthode ordinaire, serrée assez violemment du premier coup, et elle produisit au bout de huit jours la chute de la tumeur. Quelques symptômes de péritonite survenus par suite des douleurs aiguës qu'éprouva cette femme, cédèrent à un traitement convenable, et ne retardèrent que de quelques jours une guérison qui fut aussi prompte que radicale.

7.^o M. *Laforêt* fils, chirurgien à Lavit, vous a adressé deux mémoires. Le premier renfermant trois observations pratiques, l'une sur une solution de continuité produite par un coup de hache, sur la malléole interne, réunie par première intention, et qui s'accompagna d'un érysipèle bilieux qu'un vomitif et un traitement antiphlogistique combattirent avec succès. La seconde sur les résultats d'une chute de quarante huit pieds d'élévation, à la suite de laquelle le malade eut deux fêlures aux bosses coronales et une fracture du tiers inférieur de l'humérus, qui n'offrirent aucun accident remarquable pendant la guérison qui fut complète le cinquante-cinquième jour. Dans la troisième on voit une fièvre gastro-entérite avec lésion sympathique de la tête et de la poitrine, et un développement complet de la fièvre connue sous le nom d'adynamico-ataxique. L'usage des sangsues à l'épigastre, au thorax, à la région cervicale; l'application des sinapismes aux jambes, la diète la plus sévère, les boissons mucilagineuses, furent les moyens que l'auteur mit en usage, et qui, dans l'espace de dix-sept jours, amenèrent une convalescence parfaite (1). M. *Laforêt* a suivi

(1) MM. *Mondouis*, *Flottard*, *Larrey* (*Alexis*), Rapporteurs.

dans ce cas les vrais principes de la médecine physiologique; et sans prétendre à une médecine exclusive, il pense cependant que les médecins ordinaires n'auraient pas ici manqué de recourir aux émétiques, aux toniques, aux anti-spasmodiques, et qu'ils auraient aggravé les dangers de la maladie.

Son second mémoire *médico-chirurgical* contient cinq observations : la 1.^{re}, intitulée *gastro-entérite, phlegmasie de l'articulation tibio-fémorale*, suivie d'*hydartrose*. La 2.^e, *abcès crural*; la 3.^e, *gastro-entérite colite avec irritation cérébrale*; la 4.^e, *pleurésie apyrétique*; la 5.^e, *pleurésie des deux côtés thoraciques* (1). Il est à regretter que l'auteur, dans l'observation de ces maladies qui pouvaient offrir de l'intérêt, ait négligé d'apporter cette méthode analytique qui répand un si grand jour dans leur étude. La confusion qui règne dans ce travail se fait sentir jusque dans les titres des altérations qui le composent, et dénote un médecin jeune encore, que l'expérience n'a pas familiarisé avec les difficultés de la pratique. Un zèle soutenu, un esprit attentif, l'oubli de tous les systèmes pour s'attacher à la contemplation des faits, voilà les vrais principes qu'on ne doit jamais perdre de vue dans cette pénible carrière.

8.^o Trois observations pratiques vous ont été adressées par M. *Lacoste*, correspondant à Saint-Nicolas de la Grave (1). La 1.^{re} est relative à une pupille accidentelle, produite par un aiguillon de bouvier, dont la pointe pénétra dans l'œil, blessa l'iris un peu au-dessus de la

(1) MM. *Larrey* (*Auguste*), *Roques*, *Latour*, Rapporteurs.

(1) M. *Conté*, Rapporteur.

partie inférieure de sa grande circonférence, et fit naître une inflammation violente. A mesure que la pupille naturelle se fermait, la pupille artificielle acquérait une étendue plus considérable, et parvint enfin, à deux lignes de longueur sur une de largeur. La vue est parfaitement distincte; seulement le malade ne peut pas faire avec cet œil une lecture soutenue; les caractères semblent alors se confondre, se toucher, et ne former qu'une ligne non interrompue. 2.^o La seconde observation a rapport à une imperforation du vagin, chez une demoiselle qui, parvenue à l'âge de dix-sept ans, éprouva pendant douze jours tous les accidens de la première menstruation; mais le sang ne parut pas. Le mois suivant les mêmes phénomènes se manifestèrent et semblèrent éprouver un peu de soulagement par un traitement antiphlogistique. Bientôt cependant des signes de grossesse se déclarent. Un médecin appelé croit à son existence et l'annonce aux parens. Un examen plus attentif donne à M. *Lacoste* des notions plus exactes sur le caractère de la maladie. Il reconnaît une imperforation du vagin, incise la membrane hymen, évacue le sang accumulé, et rend par ce moyen la santé à la jeune personne, la paix et le bonheur à sa famille. 5.^o La réapparition du sang menstruel chez une femme âgée de soixante-dix ans, fait le sujet de la troisième observation. Ce retour tardif, dont les praticiens rapportent quelques exemples, et qui n'est le plus souvent qu'un indice d'une altération réelle ou menaçante de l'utérus, se fait encore avec beaucoup de régularité, et s'accompagne d'un désir ardent de la copulation. Les organes génitaux sont cependant dans un état naturel, et le toucher le plus exact n'a pu faire reconnaître à l'auteur aucune trace de lésion de la matrice.

9.^o Quel est le vrai caractère du cancer ? La nature suit-elle dans la production de cette maladie une marche fixe et invariable ? Est-ce en créant un organe nouveau, ou en décomposant les tissus déjà existans par la persévérance d'une inflammation lente et destructive, qu'elle lui donne naissance ? Est-il possible enfin de bien distinguer *à priori* cette altération, d'une foule d'autres avec lesquelles elle conserve une grande ressemblance ? Ces questions se présentent naturellement à l'esprit lorsqu'il s'agit d'une affection aussi commune, aussi dangereuse ; et l'on cherche en vain leur solution dans les volumineux écrits que l'on a publiés sur elle. Ce serait cependant une partie bien importante de leur histoire, que de montrer la ligne de démarcation qui se trouve entre le cancer, proprement dit, et d'autres tumeurs survenues par suite d'inflammation chronique, sur-tout quand elles ont lieu sur les organes qui en sont si fréquemment le siège, et dont l'organisation délicate semble se prêter davantage à cette transformation morbifique. Cette difficulté dans le diagnostic n'avait point échappé à M. *Olmade*, lorsque dans le mémoire qu'il vous a adressé, il s'est servi de ce titre : *Affections présumées de nature cancéreuse* (1). Il est aisé de voir en effet que la plupart des observations qu'il rapporte, n'en avaient pas les vrais caractères. C'étaient des tumeurs plus ou moins volumineuses, plus ou moins dures, du sein ou des testicules ; des ulcérations irritées par un traitement violent, par des applications intempestives, et dans le traitement desquelles l'usage

(1) M. *Conté*, Rapporteur.

des sangsues, des émolliens et du repos, ont dû nécessairement produire une amélioration rapide, et une prompte résolution. Dans tous les cas de cancer véritable qui sont consignés dans cet écrit, et dont l'autopsie cadavérique a permis de confirmer l'existence, ce traitement n'a pas produit des résultats aussi avantageux, mais paraît même avoir hâté une terminaison funeste dans les deux premiers cas; et si dans le troisième la mort ne survint pas, c'est qu'on eut recours à temps à l'amputation du membre. L'auteur termine son ouvrage par des réflexions que lui ont inspiré les faits dont il a raconté l'histoire. On aime à le voir porter dans ses jugemens cette juste méfiance qui n'est pas le partage des jeunes praticiens. Il a su rester dans les bornes du doute, et se préserver de cet enthousiasme dont les sciences d'observation ne s'accroissent guère. Ne craignons pas de le dire; malgré les nombreux travaux de l'anatomie pathologique, dont nous sommes loin de nous dissimuler l'importance, il y a beaucoup à trouver encore pour arriver jusqu'à la connaissance parfaite du cancer. Il sera toujours bien difficile de savoir s'il doit son existence à un vice particulier répandu dans l'économie, et développant sa présence par une cause accidentelle quelconque. Mille faits viennent à l'appui de cette opinion, qui était aussi celle d'*Hippocrate*, car c'est ainsi qu'il faut entendre son fameux aphorisme, *quibus canceri occulti fiunt, eos non curare melius est: curati enim citius pereunt, et non curati diutius vivunt ægri*. Nous appelons donc encore sur cette affection les regards des observateurs. Les exemples de mort plus ou moins rapide qui arrivent à la suite de leur traitement, et sur-tout de son extir-

palion , sont assez fréquens et assez terribles pour fixer leur attention et commander toute leur sollicitude.

10.° Enfin, la Société a bien voulu prêter quelque attention aux travaux de son Secrétaire général, et accueillir avec indulgence ses observations sur des fistules produites par la carie des dents, celles d'un cancer du rectum, et d'une hydropisie compliquée d'anasarque.

Ma tâche est terminée, Messieurs, et je sens cependant combien peu j'en ai fait sentir l'importance. Les travaux dont je viens de vous présenter un tableau rapide, offrent souvent un grand intérêt. On ne peut qu'applaudir au zèle, et en général au bon esprit des écrivains qui les ont fait parvenir à la Société, soit en remplissant un devoir honorable, soit en sollicitant la faveur de lui appartenir. Elle réclame toujours le même empressement, la même émulation, et le même attachement sur-tout aux véritables doctrines hippocratiques.

OUVRAGES IMPRIMÉS.

1. Journal des Propriétaires ruraux pour le Midi de la France. In-8.°
2. Journal général de Médecine. In-8.°
3. Revue médicale. In-8.°
4. Précis de la constitution médicale, observée dans le département d'Indre et Loire. In-8.°
5. Bulletin des Sciences médicales du département de l'Eure. In-8.°
6. Recherches sur la rivière de Bièvre ; par

MM. *Parent Duchâtelet* et *Pavet de Courteille*. In-8.°

7. Recueil de l'Académie des Jeux Floraux ,
1822. In-8.°

8. *De contagio e hygiene publica* ; par M.
Raphael Hernandès. In-8.°

9. Gazette de Santé. In-4.°

10. Traité de matière médicale ; par M. *Senaux* ,
deux volumes in-8.°

11. Mémoires de M. *Vallot* de Dijon. In-8.°

12. Procès-verbal de la séance publique de
l'Académie de Dijon. In-8.°

13. Observations et réflexions sur la contagion ;
par M. *Balme*. In-8.°

14. Considérations sur la fièvre jaune ; par
M. *Chabert* de la Nouvelle-Orléans. In-8.°

15. Discours sur le courage médical ; par M.
Bérard. In-8.°

16. Notice des travaux de la Société de Méde-
cine de Bordeaux. In-8.°

17. Rapport de la commission de vaccine de
cette Société. In-8.°

18. Programme des prix de la même Société.
In-4.°

19. Procès-verbal de la séance publique de
cette Société. In-8.°

20. Observation d'une névrose ; par M. *Galès*.
In-8.°

21. Séance publique de la Société de Médecine du Gard. In-8.°

22. Réfutation de quelques préjugés contre la vaccine ; par M. *Latour*, D.-M. In-8.°

23. Séance publique de la Société de Médecine de Marseille. 1822. In-8.°

24. Pronostics d'*Hippocrate*, commentés par *Picquer* et traduits par M. *Laborie*, D.-M. In-8.°

25. Séance publique de la Société de Médecine de la Moselle. In-8.°

26. Considérations sur des accidens produits par des émanations métalliques ; par M. *Colson* de Bouzancour. In-8.°

27. Mémoire sur les fonctions du système nerveux ganglionnaire ; par M. *Brachet* de Lyon. In-8.°

28. Essai pour servir à l'histoire des fièvres adynamiques et ataxiques ; par M. *Montfalcon*. In-8.°

29. Journal d'Agriculture du Tarn ; publié par M. *Limousin-Lamothe*. In-8.°

30. Division des tempéramens ; par M. *Thomas de Trois-Vèvre*. In-8.°

31. Discours sur les arts ; par M. *Duprat*. In-8.°

32. Essai sur les eaux minérales ; par M. *Ladevèze*. In-8.°

33. Projet de souscription pour élever un monument à la mémoire des Médecins morts dans les armées ; par M. *Segaud*. In-8.°

54. Mémoire sur une question de matière médicale ; par M. Cap , Pharmacien à Lyon. In-8.°

55. Essai pathologique sur la menstruation ; par M. Bénaben , Docteur en médecine. In-8.°

RAPPORT sur la constitution médicale observée à Toulouse depuis le 1.^{er} avril 1822 jusqu'au 1.^{er} avril 1823 ; par M. Roques , Secrétaire du prima mensis.

MESSIEURS,

Je vais vous parler *presque de la pluie et du beau temps*. Je viens vous entretenir des maladies populaires qui ont régné depuis notre dernière séance publique. Quel sujet fut jamais moins susceptible de cette espèce d'intérêt qu'on est heureux de trouver naturellement attaché à l'accomplissement d'un devoir ! Trop scientifique pour les uns , d'autres n'y verront à bon droit que les lieux communs de la pratique. Mais ce jour étant uniquement consacré à l'exposition de nos travaux l'usage et notre règlement m'imposent l'obligation d'arrêter vos regards sur le tableau de nos conférences mensuelles , qui ont pour objet la nature de la constitution médicale.

La création de ces entretiens sera toujours une des pensées qui marquera le plus utilement pour nous dans l'histoire de nos occupations. Institués pour partager ensemble le gain de notre expérience journalière , les vues , les sentimens qui y président tendent sans cesse à nous empêcher de tomber dans le vague des systèmes , et c'est vraiment là que toutes les questions sont trai-

tées, qu'elles pourraient être résolues par la seule confrontation des faits. Aussi, ramenés par l'observation à des principes communs, bien que le caractère le plus frappant de l'époque où nous sommes soit, en médecine, comme dans les sciences morales et politiques, une division extrême dans les doctrines, nous avons presque toujours la satisfaction de nous voir ralliés autour de ces *propositions moyennes* que l'on doit aux leçons de l'expérience, de ces vérités qui sont, comme disait *Platon*, la moelle des sciences, auxquelles les systèmes se séparent quand ils s'égarent en des sens opposés, et dont l'application constitue la base et l'essence des arts.

Occupés de retracer des choses, souvent les mêmes, toujours très-connues en apparence, la résomption de nos études sur les maladies régnantes sera bien rarement disposée à recevoir les ornemens qu'on exige d'une académie, lorsqu'elle appelle le public à ses séances; mais il me semble que cette résomption pourrait devenir la matière d'un ouvrage considérable et fort important.

En marchant dans la carrière ouverte par le médecin de *Breslaw*, quel monument à élever à la médecine toulousaine, qu'un livre en quelque sorte écrit sous la dictée d'un corps où presque chaque collaborateur serait un praticien habile! Par sa population, ses hôpitaux, ses dispensaires, ses congrégations de secours, notre ville offre un vaste champ à l'observation clinique. Au tableau de sa constitution médicale viennent se rattacher des faits nombreux, propres à nous éclairer sur l'utilité ou l'abus de ces innovations, qui altèrent, qui dégradent si souvent les sciences qu'elles devraient

enrichir. Que de résultats précieux dans les motifs de vos décisions ! L'influence *spéciale* des boissons , de la nourriture , des localités , des habitations , du genre de vie et des professions diverses ; la mortalité des saisons , des mois , et ses rapports avec les âges ; la nature des maladies ; les méthodes thérapeutiques , etc. : que de problèmes intéressans pourraient trouver des solutions heureuses par le concours de nos recherches ! *Bacon* était persuadé qu'il était impossible à un seul homme de donner un traité complet de thérapeutique. Il pensait qu'il n'y avait qu'un synode de médecins choisis , qui pût former dignement et exécuter avec succès une telle entreprise.

J'avais aperçu cette mine féconde , et j'aurais peut-être pu , par une impulsion nouvelle , vous décider à l'exploiter avec le courage et le zèle que réclament les progrès de la médecine ; mais appréciant trop tard l'étendue de mes engagemens , et porté , si jeune encore , à des fonctions que le célèbre *Lorry* exerçait au sein de la *Société royale de Médecine* , je n'ai su que rougir d'avoir si facilement succombé à l'appât de vos suffrages. Quand viendra le jour , où digne de les inspirer , plus heureux parce qu'il sera plus habile , plus riche enfin parce qu'il aura obtenu sans réserve tous les documens de votre expérience , un autre , franchissant les étroites limites d'un procès-verbal , pourra rendre vos travaux , agrandis , dignes de figurer parmi ces collections qui servent de guide et de conseil aux praticiens ! Voici un extrait de ma tâche ; puissiez-vous n'y trouver d'autre défaut que celui d'ennuyer. C'est avec une grande défiance que je le soumets à votre attention.

A Toulouse, le mois d'avril fut venteux. Au commencement la sécheresse fut encore extrême; mais ensuite, vers les dix derniers jours, des pluies abondantes permirent d'achever les semailles du maïs, et firent un bien général. Le 1.^{er} avril s'ouvrit par une petite gelée, la dernière d'un hiver qui ne mérite pas ce nom. Toutefois dès ce jour-là même la température s'échauffa. Il y eut beaucoup de beaux jours. Les maladies se montrèrent un peu plus nombreuses. Séduits par la beauté du ciel et la douceur de la température, pendant le jour, les enfans sur-tout paraissaient empressés à quitter leurs habits d'hiver. Ils jouaient plus matin ou plus tard dans les rues de la ville, et s'exposaient par là aux affections catarrhales inflammatoires, qui les frappèrent spécialement. Chez eux, la gorge, la poitrine et le bas-ventre furent simultanément ou successivement atteints, tandis que chez les personnes d'un âge mûr, on observa, en outre, des ophthalmies, des érysipèles, et chez les hommes, des maladies des voies urinaires plus fréquentes que de coutume.

Le mois de mai fut très-beau et vraiment digne de sa réputation; mais la sécheresse se fit encore beaucoup trop sentir, et la chaleur moyenne fut déjà de dix-huit degrés (1). Aussi les fruits étaient rares, et l'eau commença à tarir dans plusieurs puits de la ville et des campagnes. De nombreux insectes voltigeaient dans

(1) Des observations météorologiques plus détaillées vous ont été communiquées dans nos séances du *prima mensis*: rappeler ici que je les puisais dans le Journal du savant M. Assiot, Professeur de physique à la faculté des Sciences, c'est faire connaître la confiance qu'elles méritent, et l'intérêt que vous leur avez accordé.

l'atmosphère, et, dès la fin du mois, quoique les eaux de la Garonne fussent entretenues par la fonte des neiges, les bords de ce fleuve exhalaient une odeur qui est particulière aux rivières pendant les grandes chaleurs de l'été. Les affections des voies urinaires disparurent. Jusque là l'équinoxe du printemps n'avait exercé aucune action sur le développement du génie périodique; mais alors régnèrent des fièvres intermittentes et quelques rémittentes graves de divers caractères, dans lesquelles la périodicité se montra, tantôt exquise et indépendante, tantôt associée aux éréthismes inflammatoires ou nerveux, à la diathèse bilieuse ou à la présence des vers.....

Le mois de juin sera remarquable dans les annales de la météorologie. Vingt-deux jours avant le solstice d'été, l'atmosphère était brûlante, comme à peine elle l'est ordinairement à cette époque. La pluie continua à manquer; et faiblement mitigées par le retour des nuits, des chaleurs étouffantes se succédèrent, s'accrurent sans interruption de telle sorte qu'avant le 14 ou le 17, on commença la récolte du blé dans plusieurs communes du département. Celle du foin était presque anéantie. Les prairies les plus humides n'offraient que peu de verdure. Les sources avaient tari dans les campagnes, et les rivières ne roulaient que des eaux basses sur une terre desséchée depuis long-temps. Le ciel fréquemment sillonné par des météores ignés, se montra le plus souvent sans nuages; l'air fut calme ou souffla du S. E. La chaleur moyenne fut de vingt-un degrés.

Les affections catarrhales cessèrent entièrement pour faire place à la diathèse bilieuse, qui se prononça avec un caractère vraiment épidémique. Peu de personnes

échappèrent à l'influence d'une chaleur si vive , si précoce , si soutenue. Les voies digestives furent si généralement affectées , que , d'après le témoignage des boulangers , la consommation du pain fut réduite d'un tiers. Développons un peu les effets de cette constitution.

Bien des gens se plaignirent de lassitudes spontanées , d'anorexie , de soif ardente , et suaient au moindre mouvement. Beaucoup d'autres , sans s'aliter , présentaient des symptômes plus manifestes d'une sécrétion vicieuse du foie. Leurs urines étaient jaunâtres , briquetées ou jumenteuses ; leurs selles liquides , biliformes. Il s'opérait des mouvemens passagers de diarrhée ou de vomissement. Quelquefois c'étaient de simples borborygmes , une douleur pungitive , une tension de l'épigastre ou des hypocondres. D'autres fois , après un sentiment de plénitude , il survenait de légères coliques. Le goût était dépravé , la langue sale , les ailes du nez , le contour des lèvres et la conjonctive étaient nuancés de jaune ou de vert.

Il y eut un grand nombre de fièvres continues bilieuses. Leurs exacerbations affectaient le type quotidien ou le type tierce.

Les malades qui vomirent spontanément des matières jaunes ou porracées , furent moins malades que les autres et guériront plus promptement. Chez quelques-uns la diarrhée se joignant au vomissement , constitua une sorte de choléra-morbus , qui par la seule action des forces de la vie , rétablit le libre exercice de toutes les fonctions. Lorsque la fièvre se mettait de la partie , la maladie se prolongeait ordinairement jusqu'au septième , dixième ou quatorzième jour ; alors elle se terminait

par la diarrhée, mais principalement par les sueurs et par les urines. Les crises par les sueurs furent sur-tout plus fréquentes chez les individus forts et robustes ; tandis qu'on croit avoir observé que chez des personnes d'une faible constitution, les mouvemens médicateurs consistèrent principalement en excrétions alvines. Dans aucun cas, les fièvres de ce mois ne dégénérèrent naturellement en typhus.

Les méthodes anti-bilieuses connues, furent couronnées de succès. Elles consistent, comme on sait, à donner un émétique dès le principe ; plus tard ce qu'on appelait des résolutifs doux, des laxatifs, et dans tous les temps des boissons délayantes ou acidules, suivant l'état de crudité ou de coction apprécié par celui de la langue ou de l'urine.

Quelques-uns employèrent des éméto-catartiques, mais l'action tumultueuse de ces remèdes ne convenait pas à la plupart des cas. On retirait plus d'avantage des vomitifs, lorsqu'à la manière d'*Hippocrate*, de *Stoll*, de *Finke*, de *Tissot*, etc., on les faisait précéder de l'usage des *délayans*. Cette précaution avait pour objet de détruire, comme il avait fallu le faire le mois précédent, l'éréthisme des premières voies qui, suivant plusieurs, mérita une attention spéciale. Cet éréthisme se manifestait par l'ardeur, la douleur, et la tension de la région épigastrique. On l'observa plus particulièrement chez des individus à la fleur de l'âge, chez des femmes irritables et pléthoriques, et chez quelques malades, chez lesquels l'impression des rayons solaires ou des affections morales avaient agi avec une certaine intensité. Alors il fallait en venir aux fomentations émollientes à l'application des sangsues, même à

Pouverture de la veine. On administrait à l'intérieur des décoctions d'althéa ou de graine de lin, des émulsions de gomme arabique, un *tantillum* de nitrate de potasse, lorsque l'estomac pouvait le supporter ; mais surtout de l'huile d'amandes douces. Quel que soit le ridicule dont *Venel* a cherché à couvrir les *médecins huileux*, nous avouons avec reconnaissance que ce remède nous a rendu des services essentiels dans les cas où la surexcitation gastrique menaçait d'arriver jusqu'à l'inflammation.

Dans plusieurs circonstances, la crainte d'avoir affaire à ce genre de phlogose, de l'exaspérer par les émétiques, fit négliger l'emploi de ces évacuans. Il en résulta des exanthèmes, des anomalies qui faillirent à devenir funestes, et des diarrhées symptomatiques qui traînèrent en longueur jusqu'à ce qu'on eut recours à la médication dont on avait méconnu la nécessité.

Il y eut un assez grand nombre de cholera-morbus, beaucoup de fièvres scarlatines et quelques petites véroles.

En juillet, la sécheresse continuant avec intensité, les phénomènes électriques furent encore plus fréquens, et la constitution bilieuse semblait avoir acquis plus d'influence. Cependant les chaleurs toujours excessives ne se soutinrent pas tout-à-fait au même degré, et pendant les derniers quinze jours, les ophtalmies, les esquinancies et les douleurs rhumatismales furent dominantes. On recueillit une observation de croup. Le cholera-morbus avait disparu, mais les diarrhées et les entéralgies ne cessèrent point.

Il fallut encore souvent mettre en usage les évacuans : mais, avant que la phlogose précordiale ne fût

abattue , il était bien autrement dangereux de les placer que pendant le mois précédent. On était généralement persuadé de la nécessité de mettre en pratique cette prudence qu'*Hippocrate* recommande dans l'emploi de ces remèdes pendant les jours caniculaires. Quelques partisans exclusifs de l'irritation semblaient triompher. En effet , des maladies qui se présentaient avec les caractères les moins équivoques , des fièvres ou dysenteries bilieuses dégénéraient rapidement en gastrites par l'administration intempestive du tartre stibié ou de l'ipécacuanha. D'ailleurs la gastrite aiguë ne fut pas rare.....

En août, l'atmosphère se refroidissant pendant la nuit, les maladies bilieuses moins nombreuses que les mois précédens se dépouillèrent enfin de cette sur-excitation des organes épigastriques qui formait un de leurs principaux élémens ; en général elles étaient moins rapides dans leur marche , et après quelques boissons délayantes ou légèrement anti-phlogistiques , les évacuans furent toujours administrés avec succès.

Le mois de septembre fut couvert, souvent nébuleux. Les vendanges avaient été anticipées d'un mois à cause de la maturité précoce des raisins, et la sécheresse durait encore ; mais la diathèse catarrhale ayant reparu dès le mois d'août, les maladies de sa constitution s'y montrèrent plus décidément assujetties ; les poudrons, l'arrière-bouche, les oreilles furent souvent le siège des fluxions de ce genre. Il y eut sur-tout des érysipèles et des rhumatismes aigus. Les érysipèles avaient quelque chose de rhumatique, et à travers les caractères qui les distinguaient, il était facile de saisir les nombreuses analogies qu'ils présentaient.

Il y avait des fièvres intermittentes de tous les types. Jusque-là la plupart avaient cédé aux évacuans et aux amers, mais alors elles exigèrent souvent l'usage du quinquina; alors encore commencèrent des fièvres remittentes graves, tierces, quotidiennes ou doubles tierces qui traînaient beaucoup en longueur. La variole s'étendant de jour en jour continua de punir, en la dévoilant, l'obstination des classes inférieures de la société qui se refusaient à la vaccination d'une manière désespérante. Des accidens graves signalèrent fréquemment toutes les périodes de cette maladie. Régulière et bénigne pendant les mois précédens, elle se montra successivement redoutable par les infirmités qu'elle laissa après elle, ou par la destruction d'un grand nombre d'enfans.

La température d'octobre fut très-variée; le ciel rarement serein; il plut souvent, et avec les pluies la végétation reprit presque sur les arbres: le génie catarrhal plus prononcé, exerça généralement son influence sur les affections de ce mois; mais la constitution médicale participait encore de la diathèse bilieuse. Chez quelques malades, surtout chez les enfans, l'un et l'autre s'associèrent à la présence de foyers vermineux dans les premières voies. Des aphtes, des excoriations à la langue s'y présentaient souvent comme symptôme ou comme épiphénomène, mais sans y former de fâcheuse complication. Les rhumatismes aigus furent moins communs, les fièvres périodiques plus rares, ou prirent le type quarte, et la variole disparaissant insensiblement dans tous les quartiers de la ville, cessa brusquement, et pour ainsi dire tout à coup, dans les paroisses de Saint-Cyprien et de la Dalbade.

En octobre, le nombre des maladies fut considérablement

réduit; cependant la fièvre scarlatine était encore bien répandue, et dans plusieurs circonstances l'on put affirmer qu'elle s'était propagée par une contagion spécifique. Elle envahit une maison d'éducation, et les externes qui la fréquentaient, quoique soumises à des influences de régime différent, y contractèrent la maladie exanthématique qu'elles portèrent ensuite ailleurs par ces communications nouvelles. Dans le mois de juin, au contraire, des enfans à peine guéris retournaient aux écoles et s'y mêlaient aux enfans de leur âge sans leur transmettre l'éruption. Bien qu'elle les attaquât principalement, les adultes ne furent pas pourtant épargnés, mais elle ne revêtit jamais cet appareil de phénomènes graves, qui a fait admettre aux Allemands et aux Anglais une fièvre scarlatine, maligne ou typhéuse.

La température des mois de décembre et de janvier fut très-rigoureuse; la pluie, les brouillards, le givre, les gelées furent continuels. Il tomba beaucoup de neige qui se conserva long-temps. Les affections catarrhales et rhumatismales, plus nombreuses que jamais, continuèrent de s'offrir à notre observation. Chez la plupart, le coryza, la phlogose des tonsilles, la toux et l'expectoration de crachats serreux, dénués de toute complication, parcouraient leurs périodes accoutumées sans mouvemens fébriles; mais il y eut aussi beaucoup de fièvres catarrhales proprement dites, avec ou sans point de côté, et analogues, sous plusieurs rapports, à la fausse péripneumonie de Sydenham. Souvent erratiques, leurs exacerbations s'opéraient tantôt la nuit, tantôt le matin, avec des rémissions correspondantes, et vers le septième ou onzième jour, des sueurs copieuses amenant une détente générale, terminaient la maladie..... Le traitement employé dut être

simple comme celui des affections aiguës de ce genre. Il consistait, par exemple, en une décoction d'orge ou de racine d'althéa, à laquelle on ajoutait d'abord une quantité suffisante d'oximel simple, et vers la fin quelques petites doses de vinaigre ammoniacal. Lorsque la douleur pectorale était assez intense pour être prise en considération, un vésicatoire appliqué sur la partie souffrante la dissipait promptement. Souvent la maladie se transforma en fièvre catarrhale maligne de la plus mauvaise nature. On cherchait la cause de cette dégénération, tantôt dans des erreurs de régime, tantôt dans la méthode de traitement employée par un premier médecin; mais en admettant l'influence que dans des cas particuliers, de telles conditions ont peut-être exercée, il était impossible de méconnaître la tendance naturelle de la maladie vers cette fâcheuse complication. Alors il survenait au sixième ou au dixième jour, quelquefois, mais rarement dès le quatrième, divers phénomènes ataxiques non équivoques; irrégularité ou confusion dans les redoublemens, prostration des forces, œil morne, languissant, assoupissement plus profond, surdité ou affaiblissement de l'ouïe, et délire qui tantôt est calme et tranquille, tantôt agité et violent. Plus tard, soubresauts de tendons, mouvemens convulsifs des mains, des lèvres, des yeux et des muscles de la face, agitations des extrémités abdominales. Malgré la soif, la langue n'était pas promptement desséchée comme dans d'autres fièvres graves; la chaleur de la peau était égale, mais âcre; la transpiration inconstante, les selles liquides, diarrhoïques, et le bas-ventre météorisé... Il n'apparut aucune de ces taches pétéchiales qui constituent un des caractères tranchans des maladies analogues. Elle différait de la catharrale simple dans sa terminaison,

en

en ce qu'elle se jugeait plus rarement par les sueurs. La consistance pultiforme des selles, le sédiment des urines, l'expectoration facile de crachats épais, un peu visqueux, étaient les signes favorables, qui, coïncidant avec le retour des sens et du sommeil, ramenaient l'harmonie des forces et la santé.

La durée de cette maladie n'offrait point de limites déterminées. On l'a vue se prolonger jusqu'au troisième et quatrième septénaires; mais alors ordinairement les symptômes nerveux ne s'étaient décidément montrés que vers le dixième jour. Je n'entreprendrai pas de tracer ici la méthode thérapeutique de cette affection. Comment me flatter d'obtenir dans ce travail l'assentiment de tous ceux qui m'écoutent? La maladie n'étant pas beaucoup répandue, chaque médecin avait presque sa manière particulière de la traiter. Celui-ci proscrivait les émétiques et plaçait sa confiance dans les sangsues; celui-là redoutait le quinquina à l'égal du poison; un troisième employait les évacuans et le quinquina. Malheureusement pour moi, comme pour tel autre, le mal semblait atteindre sporadiquement les individus, et nous manquions tous de ces essais réitérés, de ces observations nombreuses, quelquefois si nécessaires, pour fixer irrévocablement, au moyen de ces tâtonnemens appelés *juventia et ludentia*, le véritable caractère et le génie d'une constitution médicale. En puisant les indications dans la période du mal et l'analyse sévère des symptômes, on eut à se louer d'avoir procédé avec calme et modération. Dès le début, on pouvait attaquer la maladie par un doux émétique; mais il était dangereux de provoquer des évacuations alvines par des purgatifs décidés. Pendant plusieurs jours, on entretenait utilement

la transpiration par l'usage des infusions tièdes et sucrées de bourrache, de buglose, de bouillon blanc. On appliquait à la plante des pieds des cataplasmes préparés avec la farine de graine de lin et du vinaigre étendu d'eau. La sécheresse de la toux, la vivacité de la chaleur annonçaient bien une irritation ; mais c'était une irritation contre laquelle on pouvait se borner aux boissons mucilagineuses et sucrées. Rarement l'éréthisme du système sanguin prit assez de développement pour qu'on dût avoir recours aux effusions sanguines, et ceux qui par système se hâtaient de prodiguer les sangsues, n'entravèrent pas les progrès de l'ataxie. Heureux qu'un pareil remède fût souvent indifférent ! mais dans quelques cas l'élément nerveux sous lequel sans cela les forces commençaient à tomber, s'en montrait plus vite et plus considérable.

Les vésicatoires formaient les moyens curatifs les plus convenables contre les accidens de la période ataxique. Ils soutenaient, relevaient les forces, opéraient une dérivation salutaire à l'égard des organes menacés, excitaient une vive impression sur le système nerveux, rappelaient la transpiration et modéraient les selles trop abondantes. A proprement parler, c'était le seul remède que nous employions : appliqués à propos, ils satisfaisaient à toutes les indications, et quelle que soit l'anarchie des doctrines qui nous divisent, leur action qui trompe si rarement nous mettait ordinairement d'accord. On croit aussi avoir retiré beaucoup d'avantage de l'administration du camphre.

En décembre, les vents avaient soufflé avec force, presque toujours du Nord ou des régions voisines ; en février, le sud-est fut le vent dominant. L'éré-

thisme inflammatoire se développa à titre d'élément principal ou de complication. On observa des péripneumonies pleurétiques et quelques inflammations des viscères abdominaux; mais dans la forme rien ne distinguait les maladies de ce mois de celles qui régnaient précédemment; l'influence de la saison exaspérant les rhumes qui duraient depuis long-temps, on en vit qui trouvèrent une solution heureuse en passant par une nouvelle période d'acuité. Cependant, en général, les maladies se firent remarquer par plus de gravité dans les symptômes, et de danger dans la terminaison. La fièvre catarrhale maligne fit encore périr de nouvelles victimes, et c'est à cette terrible affection, compliquée de phlegmasie abdominale, que succomba un citoyen vraiment utile, cet homme de miséricorde, ce héros de la Charité, qui sut triompher de nos derniers ressentimens politiques, qui consola tant de malheurs, adoucit tant d'amertumes, le bon, le simple, le vertueux *Ortric*, curé de la Dalbade, dont on a pu dire comme de l'Homme-Dieu : *pertransivit benefaciendo*. La goutte éclata chez un grand nombre de ceux qui y étaient sujets, en passant rapidement d'une articulation à l'autre; souvent elle occupait plusieurs parties à la fois; mais pour si vague qu'elle eût été, toujours articulaire, on ne la vit pas se déplacer pour se porter sur les organes intérieurs. Depuis près de deux mois, au contraire, le rhumatisme aigu fut remarquable par la fréquence et la facilité des métastases de ce genre.

Pendant tout le mois de février, le temps fut toujours froid, nébuleux; il tomba aussi souvent des pluies abondantes; les vents soufflèrent irrégulièrement et avec impétuosité, tantôt du sud-est, tantôt de l'ouest ou du

nord-ouest. Le baromètre présenta le phénomène du plus grand abaissement qui peut-être ait jamais été observé : dans la nuit du 1.^{er} au 2, il descendit jusqu'à 26 pouces 4 lignes; son maximum d'élévation fut, le 9, de 27 pouces 10 lignes. Malgré ces variations atmosphériques, la constitution médicale resta la même, et les maladies se montrèrent en plus petit nombre. Ainsi donc se confirme un principe d'étiologie trop méconnu; savoir, qu'il n'existe point de correspondance nécessaire entre les accidens météorologiques et la formation des maladies. C'est en vain qu'on chercherait dans celles de ce mois, l'influence immédiate de ce grand abaissement du mercure dans le baromètre; des témoignages nombreux établissent cette vérité. Il y eut des affections chroniques caractérisées par des désordres de la respiration; mais depuis plus de deux mois les désordres de la respiration, vulgairement connus sous le nom d'asthme, n'avaient été ni plus rares, ni moins dangereux. Douze asthmatiques furent soigneusement visités dans les 10 premiers jours qui suivirent ce bouleversement de l'atmosphère; aucun ne s'en était senti; et chez plusieurs autres, le paroxysme ne s'est développé que vers la fin du mois. Il y eut des apoplexies; mais notre procès-verbal fait foi de l'apparition de maladies analogues dès le mois de janvier. Enfin, quelques individus se plaignaient de fortes céphalalgies, et l'un d'entre nous les a vues se terminer par l'épistaxis; mais cette simple observation trouverait une explication bien arbitraire dans l'action prétendue si morbifique de la rareté de l'air. Le nombre de ces hémorragies était-il en rapport avec l'universalité de cette action? Combien de fois dans cette période de l'année, préparées par une constitution et un tempérament

convenables, se manifestent çà et là des épistaxis, précurseurs de ces hémorragies nasales, dont *Hippocrate* a signalé le retour annuel au printemps ? D'ailleurs on sait aujourd'hui ce qu'il faut penser de ces écoulemens sanguins, causés par la raréfaction de l'atmosphère. Les observations de *la Condamine* et de *Haller*, celles de *Staunton* sur les hautes montagnes du Kiang-si, des *Deluc*, des *Meyer-Darau*, et de *M. Gay-Lussac*, dans ses ascensions aérostatiques, s'accordent mal avec cette assertion.

Dès la fin de l'automne, et surtout au commencement de l'hiver, bien des gens étaient devenus hydropiques. En février, et pendant le mois de mars, le nombre s'en accrût encore; les enfans, les vieillards, ceux qui avaient souffert de quelque maladie chronique, y furent plus sujets que dans d'autres années; des collections aqueuses, formidables, telles que l'hydrothorax, se formèrent à la suite de quelques maladies aiguës, surtout de la fièvre scarlatine, pour si bénigne qu'eût été sa marche. L'œdème ou une hydropisie celluleuse plus ou moins étendue se déclara souvent après l'érysipèle.

Quelques médecins envisageaient diversement les rapports de l'élément bilieux avec l'élément catarrhal. Les uns, convaincus que les saburres gastriques ou intestinales tenaient les fluxions catarrheuses sous leur dépendance, faisaient un usage fréquent et même exclusif des évacuans, surtout de l'émétique; d'autres avaient plus souvent recours aux vésicatoires, aux sangsues, à la phlébotomie, et se louaient singulièrement de leur utilité. Tous avaient pu admirer comme *Bordeu*, dans la pratique des *Sérane*, cette puissance étonnante de la nature, qui coordonne toujours, pour le salut comme pour la

perte des malades, les mouvemens de l'économie animale. Il faut en convenir, *Montagne* avait un peu raison; la médecine n'est que trop différente, suivant *Lescale* ou suivant *Galien*. Heureusement que nos remèdes ne font pas seuls, ni tout le bien, ni tout le mal que nous leur attribuons; mais plus heureusement encore, il existe des médecins *hippocratiques*, ministres prudents, interprètes fidèles de cette nature soumise à l'expérience, qui savent faire vomir, purger, saigner, appliquer les vésicatoires, ou ne rien faire, suivant les circonstances, et toujours d'après des observations exactes et fréquemment répétées.

PRIX PROPOSÉS.

La Société de médecine a associé à ses travaux, en qualité de correspondans, MM. *Nilo*, D.-M. à Lisbonne; *Espinasse*, D.-M. à Rouen; *Olmade*, D.-M. à Paris; *Gazave*, D.-M. à Lombez; *Sablairolles*, D.-M. à Montpellier; *Laborie*, D.-M. à Montpellier; *Menard*, D.-M. à Lunel.

Elle avait proposé pour l'année 1825 la question suivante : *Déterminer le mode d'action de l'IODE sur l'homme dans l'état de santé ou de maladie, et assigner les propriétés médicales de ses diverses préparations tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.* Le peu de temps que les auteurs ont pu employer à résoudre une question de cette importance, ne leur a pas permis sans doute de donner à leur travail le degré de perfection qu'il exige. La Société n'ayant point reçu de mé-

moire , remet le même sujet au concours pour l'année 1824.

Elle propose en outre , pour la même époque , cette question : *Déterminer d'après une bonne théorie , et sur-tout d'après le résultat précis de l'expérience , les effets salutaires d'un ou de plusieurs agens médicaux , pris dans la classe des poisons végétaux ou minéraux.*

Elle propose encore en 1825 la question suivante : *Indiquer d'après le raisonnement et l'expérience , la position la plus favorable que l'on peut donner au membre , dans le traitement des fractures du col du fémur.*

Chaque prix est de la valeur de 500 francs.

La Société voulant récompenser le zèle des membres qui lui ont adressé les ouvrages les plus intéressans , pendant le cours de son année académique , a accordé une double médaille d'encouragement à M. *Jourdain* , D.-M. à Mugron , département des Landes ; une médaille ordinaire à M. *Lacoste* , Officier de santé à Saint-Nicolas de la Grave ; une médaille ordinaire à M. *Izard* , D.-M. à Caubiac ; et une mention honorable à M. *Lalane* , D.-M. à Dijon , et à M. *Lapeyrie* , D.-M. à Cazères.

Les mémoires concernant les grands prix , devront être remis avant le 1.^{er} mars de chaque année. Il est nécessaire qu'ils soient écrits lisiblement en français ou en latin , et munis d'une épigraphe ou devise qui sera répétée dans un

billet cacheté, où doit se trouver le nom de l'auteur.

Les ouvrages qui concourront pour les médailles, devront être remis avant le 1.^{er} avril 1824. Les auteurs feront connaître leurs noms. On n'admettra point au concours ceux qui auront été déjà communiqués à d'autres Sociétés.

Les membres de la Société sont seuls exclus du concours.

La Société témoigne sa gratitude à MM. les correspondans ainsi qu'aux autres personnes qui lui ont envoyé des ouvrages sur divers sujets.

DUFFOURC, *Président.*

DUCASSE fils, *Secr. gén.*



TABLEAU DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE TOULOUSE.

PRÉSIDENT HONORAIRE.

M.^r le Baron de S.^r-CHAMANS, Préfet du département de la Haute-Garonne, Officier de l'Ordre de la Légion d'honneur, Chevalier de celui de Saint-Jean-de-Jérusalem.

MEMBRES LIBRES.

Messieurs :

Tarbès.

| Larrey père.

MEMBRES ORDINAIRES.

BUREAU.

- MM. Cabiran, Docteur en Médecine, *Président*.
 Duffoure, Docteur en Médecine, *Vice-président*.
 Ducasse fils, Docteur en Chirurgie, *Secrétaire général*.
 Cany, Docteur en Médecine, *Secrétaire du prima mensis*.
 Lannes, Docteur en Médecine, *Archiviste*.
 Lamothe, Pharmacien, *Trésorier*.
 Larrey (Alexis), Docteur en Médecine, *Secrétaire des consultations gratuites*.

Amiel.	Lafont-Gouzy.
Bailly.	Larrey (Auguste).
Cayrel.	Latour.
Conté.	Lussan.
Delarade.	Magnès.
Delibes.	Mondouis.
Domont.	Naudin.
Dubernard.	Pailhès.
Dubor.	Reverbel.
Duclos.	Roaldès père.
Duprat.	Roques.
Estrade.	Saint-André.
Flotard.	Soulage.

Tournon.
Vidaillhan.

Viguerie.

ASSOCIÉS HONORAIRES RÉSIDANS EN FRANCE.

Messieurs .

Beaumes, à Montpellier.
Boyer, à Paris.
Chaptal, à Paris.
Chaussier, à Paris.
Delpech, à Montpellier.
Desgenettes, à Paris.

Deschamps, à Paris.
Larrey (D. J.), à Paris.
Percy, à Paris.
Pinel, à Paris.
Portal, à Paris.
Vauquelin, à Paris.

CORRESPONDANS.

Messieurs :

Alard, à Paris.
Alibert, à Paris.
Amiel, à Chalabre.
Ansiaux fils, à Liège.
Audouard, à Paris.
Bajon, à Toulouse.
Balette, à Sorèze.
Ballard, à Autun.
Bally, à Paris.
Balme, à Lyon.
Barrey, à Besançon.
Barrié, à Luchon.
Bellay, à Lyon.
Berard, à Montpellier.
Bermond, à Valence (Tarn).
Bertrand, à Beziers.
Bertrand fils, à Beziers.
Boë, à Castelsarrasin.
Bonnet, à Paris.
Bonnet, à Montpellier.
Boubée, à Boulogne.
Bourquenod, à Montpellier.
Bousquet, à Paris.
Brassier, à Strasbourg.
Breschet, à Paris.
Brewer, à Paris.
Buniva, à Turin.
Burtin, à Bruxelles.
Caffort aîné, à Narbonne.
Caffort jeune, à Besançon.

Cayzergues, à Montpellier.
Canolle, à Poitiers.
Cazals, à Agde.
Chansarel, à Bordeaux.
Chrestien, à Montpellier.
Coffinhières, à Castelnaudary.
Combaldieu, à Garganvillar.
Corregis, à Alan.
Courrent, à Golfèch.
Court, à Saint-Gaudens.
Cusson, à Montpellier.
Daniel, à Cette.
Danton, à Rennes.
Dariste, à la Martinique.
Darles, à Bordeaux.
Dassieu, à Tarbes.
Debard, à Gand.
Delaroche, à Paris.
Deschamps fils, à Paris.
Desclaux, à Muret.
Desgranges, à Lyon.
Desparanches, à Blois.
Double, à Paris.
Doueil, à Aspet.
Doustin, à Labourgade.
Dubernard, à Lombez.
Dubois, à Paris.
Dubosc, à Vire.
Duffour, à Paris.
Dufour, à Saint-Sever.

Dupont de Tartas, à Roquefort (Landes).	Ladevèze, à Bordeaux.
Duportal, à Montpellier.	Lalane, à Dijon.
Durand, à Cahors.	Lamothe-Delfin, à Bordeaux.
Emonnot, à Paris.	Lando, à Gènes.
Espinasse, à Rouen.	Lantrac, à Auch.
Fages, à Montpellier.	Lapeyrie, à Cazères.
Fanzago, à Padoue.	Langier, à Montpellier.
Fau, à Lavelanet.	Lautour, à Paris.
Filhol, à Grenade (H. ^{te} -Gar.).	Lévêque, à Saint-Jean-de-Lône.
Flamant, à Strasbourg.	Limouzin-Lamothe, à Albi.
François, à Paris.	Lobstein, à Strasbourg.
Gaillard, à Poitiers.	Loëbestin, à Jena.
Galès, à Paris.	Lussan, à Saint-Saulge.
Gasc, à Tonneins.	Maccarry, à Paris.
Gaston, à Saint-Ibars.	Malard, à Paris.
Gazave, à Lombez.	Marquis, à Rouen.
Gerardin, à Paris.	Massol, à Toulouse.
Giffard, à Vic-Bigorre.	Massot, à Perpignan.
Gintrac, à Bordeaux.	Maygrier, à Paris.
Glassier, à Lavour.	Menard, à Lunel.
Golfin, à Montpellier.	Mergaut, à Mirecourt.
Gondinet, à Saint-Yrieix.	Merle, à Loubens.
Granier, à Saint-Pons.	Miquel, à Rieupeyroux.
Gros, à la Nouvelle-Orleans.	Montain aîné, à Lyon.
Guichou, à Montesquieu-Volv.	Mouquet, à Paris.
Guillemeau jeune, à Niort.	Nilo, à Lisbonne.
Guilloutet, au Port-S. ^{te} -Marie.	Noyés, à Montpellier.
Guion, à Valence-d'Agen.	Olmade, à Paris.
Hernandès, à Toulon.	Ormières, à Bordeaux.
Hernandès (R.), à l'Île de Minorque.	Palis, à Villefranche (Aveyron).
Hippeau, à Chizé.	Pamard, à Avignon.
Hounneau, à Pau.	Parent-Duchâtelet, à Paris.
Husson, à Paris.	Pariet, à Paris.
Jacobs, à Bruxelles.	Pelletier, à Paris.
Jeze, à Villeneuve-de-Lécussan.	Pascal Cantegril, à Muret.
Jourdain, à Mugron.	Pascaud, à Paris.
Julia, à Narbonne.	Patricot, à Lavour.
Izard, à Caubiac.	Perolle, à Grasse.
Kluyskens, à Gand.	Pichausel, à Clairac.
Labarthe.	Pilles, à Pamiers.
Laborie, à Montpellier.	Pinac, à Bagnères-de-Bigorre.
Lacoste, à Tonneins.	Poumier, à Vic-Bigorre.
Lacoste, à Saint-Nicolas de la Grave.	Py, à Narbonne.
	Queyras, à Bayonne.
	Rampon, à Metz.
	Reboulet, à Grenade (H. ^{te} -G.).

Reboul , à Carcassonne.	Sentin , à Saint-Girons.
Reis , à Strasbourg.	Sicardon , à Cazères.
Renard , à Mayence.	Soulé , à Castillon-sur-Dor-
Ribes , à Paris.	dogne.
Richerand , à Paris.	Soulerat , à Cordes.
Rigal , à Gaillac.	Sue , à Paris.
Roaldès , à Paris.	Taillefer , à la Nouvelle-Orléans.
Roaldès (Étienne) , à la Gua-	Taranget , à Douay.
deloupe.	Tarboché , à Bordeaux.
Rogery , à Saint-Geniès (Avey.).	Tarry , à Agen.
Roque , à Montpellier.	Thenance , à Lyon.
Rouch , à Limoux.	Toussaint , à Foix.
Rouché , à Montpellier.	Trabue , à la Nouvelle-Orléans.
Rouget , à Paris.	Treille.
Rouzet , à Paris.	Treluyer , à Nantes.
Sablairolles , à Montpellier.	Valentin , à Nancy.
Saint-Laurens , à Toulouse.	Vallot , à Dijon.
Sarrabeyrouse aîné , à Bagnères-	Vanmons , à Bruxelles.
de-Bigorre ,	Vidal , à Marseille.
Sarrabeyrouse jeune , à Bagnè-	Villermé , à Paris.
res-de-Bigorre.	Vimont , à Château-Salins.
Save à Saint-Plancard.	Viramont , Méd. vét. à Salettes.
Sedillot , à Paris.	Virenque , à Montpellier.
Seneaux , à Montpellier.	Weidman , à Mayence.
Sentez , à Fleurance (Gers).	Willaume , à Louvain.

Nota. Tous les mémoires et autres objets relatifs à la correspondance doivent être affranchis , et adressés à M. *Ducasse* fils, Secrétaire général de la Société. Les avis relatifs aux erreurs survenues dans la liste des correspondans, par changement de domicile, etc. , seront reçus avec reconnaissance.